

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SOMMAIRE :—*Feuilleton* : Tom-Trick, (suite).
—Les Bédiens de Paris, (suite et fin).—*Littérature Canadienne* :—Discours sur l'Histoire, (suite et fin).—Essai sur la Jurisprudence en Canada, lu devant la Société des Amis.—L'après-coucher.—Études sur l'Histoire.—Histoire de la Semaine.—Faits Divers.

FEUILLETON.

Tom-Trick.

III.

LA CHAUMIÈRE DE LOCH-TALL.

Depuis un mois, Sir Lindsay visitait sa propriété en compagnie de Burk-Staane, qui lui expliquait les avantages et les déficiences du terrain et avait dressé, comme eût pu le faire l'intendant le plus habile, un résumé clair et succinct de ses charges et de ses revenus. Plusieurs fois Lindsay, prêt à partir pour une de ces petites excursions territoriales, si douces au cœur des propriétaires, avait appelé sa fille pour l'emmener avec lui. Mais un coup d'œil, jeté à la hâte sur ses possessions nouvelles, avait suffi à miss Lucy. Sa jeune âme ne comprenait pas les vives jouissances de l'avare qui contemple son trésor pour le plaisir de le contempler. Absorbée dans un rêve d'amour, dont la réalisation était encore le secret de l'avenir, elle se plaisait surtout dans une solitude qui agrandissait l'horizon de sa pensée et ouvrait le champ large à ses espérances de bonheur. Elle avait pris en affection sa petite chambre gothique dont les deux fenêtres dominaient une des plus splendides perspectives de l'Écosse, et si parfois elle s'arrachait à ces méditations rêveuses, au milieu desquelles ses lèvres murmuraient un nom que nous saurons bientôt, c'était pour suivre dans les vallées prochaines George Staane, le fils du farouche puritain, le seul ami aîné qui leur eût tendu la main à Stone-Byres. Presque tous les soirs, Burk venait trouver Lindsay au château, et une liaison presque intime s'était établie entre ces deux hommes, qu'un mensonge avait rapprochés, mais qu'une indiscretion pouvait à toute heure armer l'un contre l'autre. George profitait ordinairement de l'entrevue de son père avec Lindsay pour transmettre à Lucy les renseignements secrets qu'on lui envoyait de Lanark sur les opérations de Charles II. Tout le temps des deux montagnards était donc consacré aux nouveaux hôtes de Loch-Tall. Annah ne voyait plus George qu'au moment où il traversait le village pour se rendre chez Lucy. Toujours elle attendait un regard, un signe d'intelligence, un adieu..... Mais rien, jamais rien. George pré-occupé semblait avoir oublié qu'en allant au château de Loch-Tall, il passait devant la chaumière d'Annah.

Un soir, Lindsay, ayant poussé son investigation jusqu'aux dernières limites du clos seigneurial, arriva sur une espèce de monti-

culé d'où l'on découvrait, entre deux montagnes qui fuyaient en sens opposés, une échappée assez large de rase plaine. Le soleil descendait lentement à l'horizon, à demi caché par les nuages qui le poursuivaient dans sa retraite, et ne jetait plus à la terre que cette lueur jaunâtre et vaporeuse qui précède le crépuscule. A travers cette douteuse obscurité qui n'est pas encore la nuit, mais qui n'est plus le jour, le comte put distinguer une ruine, composée de quatre pans de murs ébréchés et de quelques nids de chêne dont la chute semblait imminente. Il était aisé d'ailleurs de reconnaître dans ces débris mal ajustés, les restes d'une habitation abandonnée autour de laquelle régnait une haie vive qui servait, tant bien que mal, à défendre l'approche d'un acre environ de terrain en jachère.

—Quelle est cette hutte de sauvage, dit Lindsay après un attentif examen, et à qui peut-elle appartenir ?

Cette question parut singulièrement embarrasser Burk. Il se mit à tousser, fit claquer ses doigts d'un air distrait, comme s'il n'avait rien entendu, et ne crut pouvoir mieux faire, pour prévenir une seconde attaque, que de riposter par une autre.

—Avez-vous réfléchi, dit-il, au conseil que je vous ai donné hier ? Le sol est excellent au-dessus des couches basaltiques du roc, et une couronne d'ormes et de sapins clorait magnifiquement votre domaine de ce côté. A votre place...

—Avant d'ensevelir mon domaine, interrompit Lindsay qui suivait paisiblement le cours de son idée, je veux l'agrandir pour en doubler, si je puis, la valeur. Et c'est pour cela, Burk, que je vous demandais à qui appartient ce débris de chaumière dont le propriétaire est peu jaloux sans doute, puisqu'il ne se soucie pas plus de son entretien. Ce terrain a pour moi mille séductions. J'ai déjà le château fort, il me faut la basse-cour. Voyez-vous, Burk, la montagne, c'est le lieu de puissance, le luxe de l'imagination et des yeux : la plaine, c'est la richesse la plus solide. C'est la plaine qui nourrit la montagne. Je ferai mon potager de ce terrain en friche. La cabane, dont nous brûlerions les morceaux cet hiver, serait remplacée par une métairie superbe dont vous seriez le fermier. Que dites-vous de ce plan, et ne vous paraît-il pas aussi sagement combiné qu'avantageux ?

—Pas tant que vous le pensez, répondit Burk. Ce bas-fond est exposé à des inondations fréquentes. Rien n'empêchera, par un jour d'orage, sept ou huit des torrents voisins de se réunir pour creuser au milieu de la plaine un lit profond, — et alors, vous comprenez... adieu la métairie... fermier et bétail seraient engloutis le lendemain dans les gouffres de Corra-Lynn.

—Vous plaisantez. Les torrents n'ont-ils pas depuis longtemps creusé leurs voies, et choisiraient-ils pour en sortir le moment même où je prendrai possession d'un misérable clos que leur fureur a toujours respecté ? En vérité, Burk, on jurerait qu'un intérêt personnel vous porte à défendre ce pauvre coin de terre contre l'envahissement des acquéreurs.

Burk se voyait attaqué dans ses derniers retranchements, et l'œil de Lindsay était trop

clairvoyant pour qu'il pût espérer de lui en imposer par de nouveaux subterfuges. Il pensa qu'il valait mieux capituler et que le seul moyen de sauver son secret était d'en livrer une partie.

—Puisqu'il faut tout vous dire, sachez donc que jamais cette terre ne sera vendue à qui que ce soit. Aux yeux des étrangers, aux vôtres mêmes, sir Lindsay, il n'y a là qu'une chaumière déserte, un débris que l'indifférence des hommes a livré aux colères de l'orage et du temps. Pour moi, pour tout bon presbytérien, pour celui surtout qui en est le possesseur depuis bientôt vingt années, c'est un asile que sa célébrité a fait inviolable, un temple consacré par le souvenir. Ce terrain, hérissé de ronces, pourrait, sous une main habile, se couvrir d'une riche moisson. Mais l'homme dont je vous parle n'y laissera point pénétrer la charrue. Il renonce, dans l'intérêt de sa conscience, à quelques mares d'argent qui lui feraient peu de bien sur la terre et beaucoup de mal dans le ciel. C'est dans sa cabane que s'est accomplie l'action de sa vie la plus méritoire ou la plus criminelle. La moitié de son existence est là ; chaque jour, il vient, comme un pèlerin repentant, interroger d'un regard inquiet ce débris chancelant, et quand il voit qu'il est debout, que le vent ne l'a point encore entraîné et que le feu du ciel a passé sur lui sans le détruire, il s'en retourne moins triste, moins accablé de remords, car il croit lire dans ce respect des éléments l'éclatante manifestation de la clémence de Dieu. En un mot, sir Lindsay, cette chaumière est celle où le marquis de Montrose s'est endormi fugitif et réveillé prisonnier...

A ce nom, à ce souvenir évoqués pour la première fois devant lui depuis son séjour dans le Clydesdale, le lord sentit une pâleur glacée inonder son visage et fut près de défaillir. La même minute venait aussi de souffler dans son âme un soupçon terrible. L'hésitation de Burk, l'émotion que sa voix avait trahie malgré ses efforts pour la dissimuler, cette chaleur, au moins extraordinaire, dans la défense d'intérêts qu'il disait lui être étrangers, parurent à Lindsay un problème, que le soin de sa propre sûreté lui ordonnait d'élucider. Il eut bientôt retrouvé sa présence d'esprit, et il songea à dresser ses batteries assez adroitement pour arracher à Burk l'aveu qu'il ne semblait pas disposé à faire de bonne grâce.

—Si je me rappelle bien vos propres paroles, cet enragé puritain est de vos amis ?

—Je ne m'en dédis point, fit Burk avec une affectation d'insouciance qui fortifia les soupçons du comte.

—Son nom ?

—C'est mon secret.

—Voudriez-vous lui porter mes propositions ?

—Pourquoi pas ? Seulement je doute qu'il les accepte.

—Puisque vous êtes le confident de ses pensées, il est tout simple que je m'adresse à vous...

—Vous en êtes le maître.

—Si je lui offrais deux cents dollars ?

—Il ne les prendrait pas.

—Trois cents ?

—Pas davantage.

—Quatre cents?

—Attendez sa mort. Il vous fera son héritier. Cela vous coûtera moins cher.

Cette proposition ne pouvait manquer de froisser Lindsay. Il y vit même une intention d'ironie, et sans prendre le temps de la réflexion, il répliqua avec un sourire dédaigneux :

—Cet héritage est sanglant et serait celui d'un traître. Je ne l'accepterais point...

Cette réponse l'avait trahi. Burk fit un bond en arrière, comme s'il eût senti le fil électrique frémir entre ses doigts, et fixa sur son interlocuteur un de ces regards aigus qui semblent vouloir pénétrer dans les abîmes les plus cachés de l'âme. Le puritain Lindsay ne pouvait qualifier de *traître* l'homme exalté, qui, en livrant Montrose, avait assuré le triomphe de la cause puritaine. Ce mot démentait tout son passé; il élevait une barrière entre Burk et lui. De son côté, lord Graham, qui, en se liant avec le montagnard, n'avait fait qu'obéir à une impérieuse nécessité, frémit à l'idée qu'il avait devant lui l'assassin de son frère, et cette idée lui fit presque oublier le rôle que les conseils de George et la crainte de compromettre son parti lui avaient jusqu'alors imposé. Cette amitié, qui, après tout, n'était qu'une enveloppe factice, contenant deux éléments contraires, entre lesquels toute fusion était impossible, devait céder tôt ou tard à ce principe de destruction. Le volcan s'était formé; l'éruption viendrait à son heure.

—Je ne vois pas, reprit Lindsay en franchissant tout à coup les dernières limites de la prudence, pourquoi votre frère d'armes tient si fort à ce carré de terre et à ces pieux vermoulus. Ne devrait-il pas bien plutôt supplier les torrents d'y ouvrir un précipice sans fond ou bien demander à la foudre de dévorer ces honteux débris,—et une fois brûlés,—savoir gré au vent d'en disperser au loin la cendre? N'est-ce donc pas assez d'avoir commis le crime, sans vouloir en perpétuer le souvenir? Dans quel évangile est autorisée cette profanation infâme? Depuis quand et au nom de quelle religion déhontée élève-t-on des autels à la trahison? Ah! c'est là que le marquis de Montrose, poursuivi, découragé, proscrit, a cru pouvoir reposer sa tête, et c'est là qu'en se réveillant, il s'est trouvé garrotté, vendu par l'homme—je me trompe—par la bête fauve, dont il était venu, confiant en la foi écossaise, mendier un peu de paille pour ne pas mourir de fatigue et de froid! Et cet homme qui lui avait prêté son lit et donné son pain, cet homme qui l'avait reçu de Dieu même et qui devait le rendre à Dieu,—car les lois de l'hospitalité sont divines,—cet homme a profité de son sommeil pour lui voler son secret et le dire à tout venant, et jeter son corps en pâture au bourreau! Et ce fanatique insensé se croit un héros, quand il n'est qu'un délateur! Quand vous le verrez cet homme, Burk, dites-lui que le sang traîtreusement versé laisse sur la terre une trace brûlante, que ni les larmes humaines, ni les pluies du ciel ne sauraient effacer... Dites-lui qu'un dénonciateur est un lâche et que les lâchetés ne trouvent grâce devant personne, pas même devant ceux à qui elles ont profité!... On accepte une trahison, si elle est utile, mais toujours et part ut on renie les traîtres.

—Et si la patrie est redevable à cet homme de son salut, la reconnaissance ne peut-elle enfin l'absoudre...?

—Non, reprit avec feu lord Graham, car la patrie doit maudire la main qui n'a su sauver sa puissance qu'aux dépens de son honneur, et pour elle alors l'ingratitude est un devoir!

Pendant cette chaleureuse imprécation, Burk avait courbé silencieusement la tête,

car chacune de ces austères paroles retentissait profondément dans son cœur, comme si elles eussent émané de la bouche même de Dieu. Il se sentait coupable, et l'accent convaincu de Lindsay lui était jusqu'à la force de se défendre et de se justifier. L'ombre du marquis de Montrose avait surgi de terre, menaçante, inexorable. Alors, il retomba dans les folles terreurs du vertige, auquel nous l'avons déjà vu en proie, et pour un instant, les illusions de son fanatisme aveugle furent dispersées par la violence de ses remords.

—Qui a parlé de Montrose? s'écria-t-il d'un son de voix brisé. Pourquoi toujours ce nom à mon oreille et ce fantôme devant mes yeux? N'est-il donc pas mort qu'il revient sans cesse se placer sur mon passage et troubler mon repos? Le tribunal des hommes l'a cependant jugé et le bourreau a fait son devoir...

—Oui, répliqua le comte, mais en mourant au milieu des tortures, Montrose t'en a légué une plus atroce encore que les siennes et sous laquelle tu te débats vainement, le repentir...!

—Le repentir! répéta Burk en relevant la tête par un mouvement d'incroyable fierté, le repentir! c'est l'hôte des consciences souillées, et la mienne est pure, entendez-vous? Montrose était l'ennemi de Dieu, et Dieu l'a frappé par mon bras. Membre de la ligue sainte dont le devoir est de conserver l'Ecosse à l'Eglise presbytérienne, devais-je désertier ma cause et livrer la terre où j'étais né aux fureurs d'un renégat? Placé entre deux trahisons, j'ai choisi celle qui devait sauver le covenant. Ainsi donc pourquoi me repentirais-je d'avoir immolé Montrose à l'intérêt de tous, puisque ce sacrifice a dû être agréable au Seigneur?...

Indigné de tant d'aveugle présomption, sir Lindsay se disposait à répondre, et cette réponse, si l'on en jugeait par le feu que lançait son regard, allait tomber comme la foudre sur les dernières illusions de Burk, lorsque les sons d'une musique bruyante éclatèrent dans la cour du château de Loch-Tall. En même temps le comte vit venir à lui un cavalier chargé de poussière, dont la monture vivement aiguillonnée sautait hardiment par-dessus les charnières et traversait, avec une rapidité inouïe, les terres récemment labourées. Un pourpoint à taillades de satin rouge, un chapeau à passe relevée et ombragée d'une large plume qui jouait au vent, enfin un air de coquetterie répandu sur toute la personne de l'étranger, annonçaient qu'il était loin d'appartenir à la secte des Têtes-Rondes et qu'il se souciait peu d'exécuter sur son passage la sympathie des vrais puritains. Le cœur du comte s'épanouit de joie à la vue de ce costume frais et glorieux qui lui rappelait celui des anciens cavaliers, et il adressa à Burk-Staane un regard oblique où durent se peindre toutes les jouissances d'un espoir soudainement conçu. Pendant ce temps le jeune officier avait mis pied à terre et Lindsay, qui l'avait reconnu, s'était précipité dans ses bras.

—Eh quoi! capitaine Horace, c'est vous! que venez-vous m'apprendre? Quelles nouvelles? Pourquoi ces fanfares et cette visite inattendue?

—Permettez-moi, dit Horace tout essoufflé, permettez-moi de reprendre haleine,—et pour calmer votre impatience, lisez ces quelques lignes que je vous avais écrites, craignant de n'avoir pas le temps de m'arrêter à Loch-Tall.

Lindsay saisit avidement le pli que lui tendait sir Horace, et parcourut des yeux le commencement de la lettre; mais, arrivé à la fin,

un rayonnement de satisfaction éclaira son visage et il relut à haute voix les dernières lignes, en épiant l'effet qu'elles allaient produire sur le calme impassible du montagnard.

... « Réjouissez-vous donc, mon cher comte ou plutôt mon père, car bientôt je pourrai vous donner ce titre—réjouissez-vous. L'aurore de notre bonheur s'est enfin levée; Charles II est rentré dans White-Hall, triomphalement, en roi, l'épée au flanc et la tête haute comme un vrai fils des Stuarts. La grande voix de Londres a joyeusement chanté son retour: le pavé des rues fléchissait sous les gerbes de fleurs. J'ai vu ce magnifique spectacle et mes yeux sont encore éblouis, mon âme est encore enivrée. Rien n'a troublé le cours paisible de cette journée qui était en même temps la fête d'un peuple et la fête d'un roi. Car le roi et le peuple dateront du même jour, l'un la fin de son exil, l'autre son retour à la raison. A nous maintenant à consolider cette victoire, et je crois que le meilleur moyen d'y parvenir sera de réduire au silence ces obstinés rêveurs, ces fous, pleins d'une gravité risible, qui se décorent pompeusement du nom de puritains. Charles veut, dit-on, opposer aux résistances coupables un pardon magnanime. Dieu veuille que cette clémence ne lui soit point fatale! Mais si ces lutteurs infatigables redescendent dans l'arène, notre épée sortira du fourreau pour y rentrer sanglante. Nous laisserons le serpent tranquille, tant qu'il dormira sous l'ombrage de l'arbre de paix: mais s'il s'éveille pour nous piquer de son dard envenimé, nous écraserons la tête du serpent. »

Pendant cette lecture, un orage de fureurs s'était annoncé dans la poitrine de Burk. L'arrivée de Lucy en retarda l'explosion. Elle courut d'un air enjoué vers sir Horace et l'accabla de mille questions auxquelles le jeune cavalier répondit le plus brièvement possible; car son service l'obligeait à repartir aussitôt: le duc d'York l'avait chargé d'un message important qu'il s'était engagé sur l'honneur à remettre cette nuit même au gouverneur militaire de Glasgow.

—Je vous quitte, dit sir Horace à Lucy en remontant à cheval. Mais vous êtes attendue à Edimbourg avec votre père, et c'est là que je compte vous rencontrer prochainement.

—A Edimbourg! s'écria Lucy toute joyeuse, et quand partons-nous?

—Quand Stone-Byres et Loch-Tall auront célébré par une fête splendide, répondit Lindsay, l'heureux événement que vient de nous annoncer sir Horace.

—Oh! le plus tôt possible, n'est-ce pas, mon père. Il me tarde de revoir Edimbourg...

—Vous n'y resterez pas longtemps, reprit sir Horace, car la place de votre père, Lucy, la place de lord Graham, frère de l'infortuné marquis de Montrose, est marquée à Londres, à la cour du roi Charles II.

Les adieux s'échangèrent rapidement. Sir Horace, pressé par l'heure, piqua des deux et eut bientôt disparu derrière les inégalités du terrain. Aussitôt qu'il eut rejoint sa troupe, le bruit des timbales et des trompettes, brusquement interrompu, fut remplacé par le pas sec et précipité des chevaux qui reprirent, au grand galop, le chemin du Glasgow.

—Vous m'avez donc trompé! s'écria Burk d'une voix tonnante, vous avez pris un faux nom pour extorquer des aveux dont l'imprudence sera chèrement payée sans doute! Par ma foi, vous avez joué là un rôle honteux, et si vous m'avez jeté à la face le nom de traître, je vous renvoie celui d'espion!

Lord Graham et Burk-Staane firent un pas l'un vers l'autre. Mais George arriva à temps pour s'interposer entre les deux adversaires.

— Le mensonge que vous reprochez à milord, mon père, dit-il d'un ton plein d'une autorité respectueuse, ne saurait lui être attribué. Moi seul j'en revendique le tort et la responsabilité. Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'importance que j'attachais à vous celer ce secret terrible. Lord Graham et sa fille n'ont fait que consentir à une substitution par moi proposée, le jour même de leur arrivée à Stone-Byres. Aujourd'hui que la volonté de Dieu et la force des circonstances, en dévoilant ce secret, ont mis en présence deux hommes qui ne devaient point se rencontrer, séparés qu'ils sont par une haine héréditaire et d'amers souvenirs, je vous supplie, vous, milord comte, et vous, mon père, d'effacer de votre mémoire toute trace de colère et de rancune, et de n'emporter, en vous quittant, que le désir sincère d'ensevelir le passé dans l'oubli. Vous voyez que je ne me fais pas illusion au point de vouloir vous réconcilier. Ainsi que le pardon, l'amitié entre vous est impossible. Il y a des éléments qui ne se rapprochent qu'à condition de se détruire : séparez-vous.

Burk, suivi de George, se dirigea lentement vers l'une des issues latérales du clos. Lord Graham s'éloigna avec sa fille du côté opposé.

— Merci de Dieu ! murmura Burk entre ses dents, assez haut toutefois pour que le comte pût l'entendre, le rétablissement des Stuarts est un fléau tombé du ciel pour punir l'Angleterre de ses péchés ; mais la pénitence ne sera peut-être pas aussi longue qu'on le croit.

Lord Graham ne perdit pas un mot de cette menace, fêche impuissante que le convenantaire lui décochait en fuyant. Il résista légèrement à Lucy qui l'entraînait par le bras, et murmura du même ton, en regardant Burk de côté :

— Sir Horace avait raison. Ces théoriciens maudits sont incurables ; tôt ou tard nous serons forcés d'écraser la tête du serpent.

Burk ne répliqua point ; mais toute sa figure se nuança de teintes livides, et il se mit à marcher beaucoup plus vite, sans s'inquiéter si George était, ou non, derrière lui.

Mais George avait ralenti son pas, et Lucy, après avoir échangé avec lui un regard d'intelligence, laissa également son père retourner seul au château. En quelques minutes, les deux jeunes gens, qui ne s'étaient pas perdus de vue, arrivèrent à la sortie du clos par deux sentiers différents.

— Je n'ai pas voulu rentrer, dit Lucy, sans vous avoir rassuré... mon père pourrait invoquer la loi pour venger son frère... cette arme, dans ses mains, serait terrible... je l'empêcherai de s'en servir.

— Et moi, répondit George, transporté de reconnaissance, j'ai lu dans les yeux de Burk une affreuse menace ; mais je ferai sentinelle auprès de lui, miss Lucy, et tant que je vivrai, lord Graham n'aura rien à craindre !

MOLÉ-GENTILHOMME.

(A continuer.)

Les Beotiens de Paris.

(Suite et fin.)

Nous voici arrivés à l'homme facétieux, au Voltaire des faiseuses de modes. Nous appellerons l'homme porc-épic, animal tellement

hérissé de pointes, qu'on ne peut l'aborder sans se piquer au vif. Il en est de deux sortes. Les uns n'ont pas même l'esprit d'être bêtes par eux-mêmes. C'est dans la lecture des *Anna*, qu'ils se font une stupidité d'emprunt ; et au parterre des petits théâtres, qu'ils se forment au coq-à-l'âne sous les grands professeurs de l'art.

Élèves reconnaissants, ils citeront toujours leurs maîtres : "C'est comme Odry dans *l'Ours et le Pacha*. Avez-vous vu Odry dans *l'Ours et le Pacha* ?" Et là-dessus, ils vous narrent la pièce, parodiant l'acteur, chargeant les charges même, et recommençant dix fois tel quolibet, pour mieux en attraper l'originelle finesse.

Un autre jour, vous surprenant au lit : "— Eh bien ! eh bien !... encore dans les bras de l'ordure !... Est-ce que vous êtes indisposé ? Ce n'est pas contre moi, j'espère !... En tout cas, prenez mon ours. — Et quel est votre ours ? — Oh ! c'est une plaisanterie... c'est comme Odry... Mon ours, c'est le cliquand. — Je ne suis pas malade. — Eh bien ! alors, allons promener... Il fait le plus beau ciel que la terre ait porté."

Et, tandis que vous vous habillez : "— Que faites-vous maintenant ? — Un article pour le livre des *Cent-et-Un*. — Sur quoi ? — Sur la bêtise. — Ah ! ah ! mais vous êtes plein de votre sujet !"

Et en promenant : "— Une supposition que nous aurions dîné ; mais nous n'avons pas dîné. Allons dîner."

Et en dinant : "— Ah ! bah ! votre politique ! laissez donc là votre politique ! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne ? C'est celui qui a la plus grosse tête."

Et en partant : "— Garçon, la carte ! et ne la perdez point."

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière ; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour divaguer. Leur langue est un argot ; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gailhard que vous vous appellerez ; ce sera monsieur Cagnard, ou bien monsieur Geulard. Tout au moins, serez-vous un fameux Gailhard.

Vous n'aurez plus une fille et un garçon ; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent bonjour sur un air connu ; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière ; si vous partez, ils se disent entre eux : " Oh ! ce monsieur !... As-tu vu ce monsieur ? " Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent : " Cela va-t-il sur l'eau ? " Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction, qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes ; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfants de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carembolage avec un égal succès.

Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête ; bête, même en physique !

La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans ; Auguste, plus jeune clerc, qui s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre ; et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.

ADOLPHE. Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !... Comme il fait sombre !... Excusez !...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi ?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pa-à-à-tée. Où donc est mon grattoir, mon grattouère, mon grottoare ?

AUGUSTE. Ton grattouir ?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr. (Avec l'accent anglais.) Qui avé vu le grattoare à môa ? (Avec l'accent allemand.) Gui avre raugontré mon crâtoare ?

AUGUSTE. Zou crâtoare gui zo bromené le ganne à le main ?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Guguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le vôtre, père Morel. Vous ne répondez-pas ? Avez-vous peur que je le mange ?... Eh bien ! gardez-le, vieux loup, vieux chouan ! vieux autocrate !

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire. Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes*. Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là..... Il est allé le remplacer... auprès de la beauté qui sommeille... parce que, quand le patron sort. Oh ! Dieu ! le patron ! est-il dernier roman de Paul de Kock ! L'pauvre homme, va, tu me fais de la peine !

AUGUSTE. Tu me nâvres de douleur !

ADOLPHE. As-tu lu, petit, le dernier roman ? C'est un ouvrage bachique.

AUGUSTE. Vélocipède.

ADOLPHE. Et maritime. (Trouvant son grattoir.) Dieu ! suis-je bête ! mais non, le suis-je ! (D'un ton concentré.) Jo me fais horreur à moi-même ! — Il était là, mon grattoir ; il me tirait les yeux ; comme un polisson qu'il est ! — Bisquez, père Morel ! (Sur trois tons différents, à partir de l'aigu jusqu'au médium.) Voilà ! voilà ! voilà !

AUGUSTE, en voix de basse. Voilà ! (Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas.) Ha-ha !

ADOLPHE. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. (Sur un ton emphatique.) Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. (Sur le ton de *M. Prudhomme*.) Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. (Sur un ton affairé.) Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmants enfants ; n'y manquez pas.

AUGUSTE, *idem*. S'il vous plaît.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi.)

C'est égal, je suis joliment content !

AIR : De la Marseillaise.

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

LE PÈRE MOREL. Chut ! chut !...

ADOLPHE, d'un ton galant. Plait-il, mademoiselle ?

LE PÈRE MOREL. Voilà le patron qui rentre.

ADOLPHE, sur un ton de charlatan. Ceci, Messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

AUGUSTE. Et qui a des dents.

ADOLPHE. On ne paie qu'en...

LE PÈRE MOREL. Chut, donc !

(Le patron entre.)

ADOLPHE, tout bas. Enfoncé!

AUGUSTE, idem. Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre jeunesse studieuse et éclairée se compose d'éléments plus sains.

Le *furceur* n'est qu'une variété de la famille des porcs-épics. Même dérèglement au fond. La forme seule est différente.

Le *furceur* possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper, *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise*; il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres.—Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous, homme paisible, c'est le *furceur*.

Le *furceur*!... Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous seoir; il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *furceur*!... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du poudron dans votre tabatière, vous décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siège ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné: "Mais ne poussez donc pas!" Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *furceur*!... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui: "Dieu! la jolie! la charmante petite taille! Et ce pied! oh! le joli pied! Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de mollets! en voilà un, de mollet!" Quelquesfois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— "Ah! eh, vous criera-t-il, que faites-vous donc ici? Mais, monsieur un tel vous attend!" — "Merci!" — "Vous arrivez..." Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Êtes-vous marié: il vous dit, d'un ton gouguenard: "Eh! mon Dieu, mon Dieu! vous l'êtes comme tous les autres. Et puis, d'ailleurs... on sait ce qu'on sait!"

Enfin, son silence même, le silence du *furceur*, est une chose abominable. Sait-il quel-

que secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être: ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — "Bah! bah! je suis bien aise de vous intriguer un peu... Nous verrons demain, après-demain, l'autre semaine."

Oh! le *furceur*!!! C'est la bête des bêtes: c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment les gens qui ne pensent plus: ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un feu follet: ce fut un incendie dans le cerveau des autres; et un incendie qui les a dévorés.

Les premiers n'ont pensé qu'une fois; une fois ou deux; — mettons-en trois.

On vous a dit: "Je vous engage à voir monsieur un tel. C'est un homme d'infiniment d'esprit!"

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a cité de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mettez en recherche de votre homme. Vous le trouvez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre la bouche, vous pensez en vous-même: "Attention! c'est à ce coup qu'il va bien dire." Vous êtes devant lui comme un flâneur d'estaminet, qui regarde jouer deux mazzettes dont il avait d'abord présumé bien; ou mieux encore, comme les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner: "Le Messie va venir! Le Messie va venir!"

— Du tout! Le Messie ne vient pas; le carabologue ne vient pas; le mot spirituel ne vient pas. Et vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vous frappez de mille façons à la porte de son entendement. — Inutile! La porte est close. L'esprit a délogé. Plus une seule idée qui vous réponde holà! — Comment cela?

Vous connaissez sans doute cette bizarre plante qui, selon les préjugés populaires, ne fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleurit tout haut, quand elle s'y met, comme un coup de canon, comme un éclat de foudre. Eh bien! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fois, n'a pensé qu'une fois; et ce jour-là, soit fortune, soit inspiration, il lui est arrivé d'émettre un mot fort spirituel, un mot qui a retenti loin. Ce fut un beau quart d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il ferme, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien! nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcool; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand est beau, tout ce qui plaît et enivre l'âme, ils l'ont rêvé, voulu, cherché: les uns ceci, les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand ils n'eurent plus foi à rien; quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa hâte poésie, j'imagine qu'il se passa

en eux quelque indicible et désolant mystère: un refoulement de l'âme en elle-même, une contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébéta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier choix, qui ont dégringolé la vie, court et vite, comme en montagnes russes: guerriers, artistes, poètes, cœurs de feu, spéculateurs, grands projecteurs, creux rêveurs; tous, ambitieux déçus, illusions froissées, dégoûts amers, et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boulevard; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, "ces anges tombés du ciel", tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis; vivants cadavres qui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital!

Oh! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. Ce sont les machines à haute pression: gros parleurs, gros flatteurs, gros ergoteurs; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais s'ils n'ont encore que des vellétés d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et obscur, sur les questions les plus glissantes.

Chacunes de leurs paroles est une massue d'air. Ils vous diront à bout portant: — "Monsieur, vous n'êtes point une bête! Tant s'en faut!"

— "Madame, vous avez un corps superbe!"

— "Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse!"

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum*. — "Adieu! monsieur, adieu!" Et ils vous secouent le bras à la désemboiter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font fuir cent pas vers eux, et pourquoi? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque: — "Eh bien! comment va cette petite santé? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons?"

Ou bien encore: — "Ah! pardon... je me suis trompé... je vous prenais pour un autre."

C'était ma foi bien la peine!

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues; ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée; jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province!

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort*: — "Oh! oh! s'écrient-ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens."

Est-il question de Rossini: — "Ah! oui, oui, Rossini! le grand maestro! le cygne de Pézaro!"

S'entretient-on d'Horne Vernet: — "Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses!... Je ne suis pas embarrassé de lui."

Ces gens-là, croyez-moi, sont de vrais accidents. Je connais une maîtresse de maison, qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en billant certains noms: "Oh! de grâce, pas celui-ci! Ne nous occasionnez pas ce monsieur-là?"

Mais ici, un grand potcau, avec ces deux légendes :

IMBÉCILLITÉ.—INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots ; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers !—Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt ;—atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard ;—froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur ; et les penseurs à idée toute entière, mais seule ;—brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop ;—et enfin, loin de tous, les rares habitants d'un autre Eldorado : les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens ; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur ; le soleil, toujours tiède ; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographier. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Discours sur l'Histoire.

(Suite et fin.)

L'empire immense que gouvernait cette main géantesque se démembrer. De ses morcellements se forment des Etats nouveaux ; partout s'élèvent des souverainetés indépendantes ; partout paraissent bientôt la guerre, l'oppression du faible, la violation des droits. L'Europe, encore dans la jeunesse de la civilisation, va périr ; la papauté s'en déclare la tutrice ; elle accepte la domination que les peuples lui décernent ; elle se fait, pour un temps, souveraine des souverains ; tous, sentant le besoin de son autorité, s'y soumettent de plein gré ; alors que la guerre s'élève entre les rois, aussitôt le Pontife envoie ses délégués, qui concilient toujours, souvent ordonnent la paix. Que des hostilités perpétuelles arment, les uns contre les autres, les princes, les ducs, les barons, l'Eglise fait entendre ce mot solennel : TREVE, TREVE, AU NOM DU SEIGNEUR. Que les souverains, violant les lois de la morale chrétienne, veuillent, au gré de leur passion, recourir chaque jour au divorce, la voix de l'épouse délaissée crie : Rome ! Rome ! L'Evêque de la ville sainte l'entend, et il venge ses droits. Que des empereurs et des rois usurpent les possessions étrangères que convoite leur ambition, ou qu'oppriment leurs peuples, ils veuillent leur ravir la liberté, ce bien inaliénable, les franchises populaires trouvent aussitôt dans le pontife un suprême défenseur qui vient mettre le pied sur le cou de ces princes ou de ces nobles trop souvent tyrans de leurs sujets. Et quand ils résistaient à la parole du vicairé du Christ, alors la foudre du Vatican grondait, et frappant les têtes superbes, souvent rétablissait l'ordre, la morale et la justice.

Plus tard les princes méconnaissent cette autorité à laquelle ils s'étaient soumis eux-mêmes. Les papes luttèrent pour la maintenir, tant qu'ils crurent qu'elle était nécessaire au bien général de l'Eglise et de la société. Lorsqu'ils pensèrent qu'elle devenait moins utile, que l'Europe plus civilisée avait moins besoin d'une tutelle semblable, ils s'en dessaisirent.

Voilà comme nous a paru devoir être considérée la fameuse question qui eut un si grand retentissement au moyen âge, la querelle du Sacerdoce et de l'Empire.

L'Eglise seule contre toutes les attaques maintient la liberté des nations et les droits de l'humanité. Telle nous la montre l'histoire de cette époque ; histoire pittoresque et scintillante de hauts faits, d'étranges événements, où la religion apparaît comme le roc sur lequel les flots d'une mer houleuse étaient contraints de se refouler jusqu'au fond de l'abîme.

Cependant un autre spectacle attire nos regards. Il y avait déjà plusieurs siècles, un homme avait paru dans l'Orient prêchant un dogme nouveau. Il le persuadait aux peuples par la force du glaive et la séduction de la volupté, et ceux-ci tombaient vaincus ou séduits. L'étendard du croissant flottait sur l'Asie et l'Afrique. Bientôt il se montre en Europe ; la croix recule. L'Islamisme domine l'Espagne ; il envahit la France, mais là le marteau de l'aigle de Charlemagne l'écrase. Pendant trois siècles il continue ailleurs ses ravages, et ses flots débordant la Méditerranée menaçaient souvent d'inonder une grande partie de l'Europe. Comment va s'arrêter le fleau ? le Seigneur rappelle à la piété des peuples chrétiens que le tombeau du Christ, du Sauveur des hommes, est profané par l'impie musulman. Tout à coup un cri d'enthousiasme retentit dans toute la chrétienté. "Dieu le veut ! Dieu le veut !" Et l'Europe se lève et tombe en masse sur l'Asie. Là se fait une guerre d'acharnement, de prodiges de valeur, d'héroïsme, tel que le monde n'en vit jamais. La chrétienté ne conquiert que pour un moment le sépulchre, objet de ses efforts. Mais la force de l'Islamisme est brisée. L'Europe ne craindra plus son envahissement ; et puis de ce mouvement des peuples occidentaux, de ces courses lointaines à travers les terres et les mers, de ce broiement de toutes les nations, la Providence avait fait sortir un ordre social nouveau, un adoucissement au sort politique et matériel des peuples, des routes inconnues pour la propagation de l'Evangile, une foule de connaissances en tout genre, qui firent marcher les peuples avec un progrès rapide dans les voies de la civilisation.

L'Europe s'avancé, perfectionnant ses institutions ; un élan général se remarquait dans la société intellectuelle. Mais les routes nouvelles qui s'ouvrirent aux esprits leur inspirèrent le désir effréné de porter partout les regards inquiets et curieux d'une raison téméraire et bornée. D'une autre part, les liens de la morale s'étaient extraordinairement relâchés dans toutes les parties du corps social. Puis on s'éprit soudain d'un enthousiasme pour la littérature païenne, qui fit abandonner l'étude approfondie de l'esprit du christianisme. Ajoutez à cela des abus de l'autorité ecclésiastique. Que va-t-il advenir de ces causes diverses ? j'entends un murmure sourd et menaçant qui gronde de côté et d'autre. Tout-à-coup un cri s'élève : Plus d'autorité en matière de religion ; des voix nombreuses font écho. C'en est fait, l'unité religieuse de l'Europe est rompue. La Providence punit la société du schisme qui la déchire ; les guerres religieuses s'élèvent acharnées, violentes. Pendant plus d'un siècle, depuis la ligue de Smalcade jusqu'au traité de Westphalie, le sang coule par la plaie que la réforme a ouverte. Le catholicisme fit des pertes, il les compensa d'abord par une sévère réformation de sa discipline, et puis il se vit ouvrir tout à coup des contrées vastes et inconnues.

Un homme, poussé par un instinct invincible, avait dit : il y a un autre monde, et l'on se prit à rire de ses paroles ; cependant pour n'être plus importuné de ses instances ; on le laisse partir pour chercher ce monde qu'il rêvait ; il le trouve ; l'Amérique est découverte ; l'ambition et la cupidité tressaillent de joie ; l'un y voit des terres à conquérir, l'autre des trésors à amas-

ser. Etait-ce pour cela que la Providence avait fait sortir des ondes un monde nouveau ? L'Eglise croit que c'est pour étendre l'empire de la foi. Elle envoie elle aussi des conquérants, non des Cortés et des Pizarre pour répandre le sang, mais des missionnaires qui régendrent ces peuples sauvages, et courbent l'Amérique sous l'étendard de la croix.

Revenons en Europe. Les guerres religieuses avaient cessé ! La société avait pris un aspect plus tranquille ; les principes de l'ordre et de la morale reprenaient dans les esprits et la conduite. Un siècle de splendeur se lève sur le monde ; Louis XIV rayonne, avec son cortège d'hommes illustres en tout genre ; les lettres, les sciences, les arts font voir de magnifiques produits de l'esprit humain ; la civilisation paraît atteindre un degré inconnu peut-être jusque-là ; mais ce siècle, si grand sous tant de rapports, fut incomplet et imprévoyant ; entre autres erreurs, il ne tint pas assez compte du sort politique des peuples, et il isola trop la religion des autres objets des connaissances humaines.

Un autre siècle paraît. Il commence sa vie dans la corruption et la débauche ; il la continue dans le délire des plus folles extravagances de l'esprit, et il la termine frénétique et barbare, en se plongeant dans un bain de sang. La philosophie avait dit : Détruisons tout le passé, à moi de régénérer le monde. Dieu la laisse faire, il dit à l'avenir : regarde, je vais donner une leçon et un exemple à la terre, c'est la France qui en fera les frais.

Alors une nouvelle espèce d'êtres, en qui s'était incarnée une parole, sortie de l'enfer, image de l'intelligence satanique, apparaît se ruant sur tout ce qui était bien, hurlant ces épouvantables cris : A bas Dieu et son culte. Armés du râteau niveleur de la philosophie, ils s'efforcent d'abattre toutes les têtes qui ne rampaient pas à la bassesse de leur immoralité et de leur ignorance. Entendez le bruit de la hache qui démolit, de la flamme qui consume, du fer qui tombe en tranchant les têtes, des gémissements des milliers de victimes souffrant sur l'échafaud, dans les prisons ou dans l'exil. Trône, autel, religion, morale, institutions, droits antiques, tout croule, tout péricule. La débauche, sous le nom de la Raison, est la divinité qu'on adore, et la guillotine est sa prêtresse : qui va de ville en ville lui faire le sacrifice de tout ce qu'il y a de grand, de noble et de religieux.

Dieu dit : C'est assez. La terre cesse. Le désordre continue encore. Il faut qu'il finisse aussi. Le Tout-Puissant s'est choisi un instrument de ses desseins pour rétablir l'ordre en France, et châtier les cours criminelles qui avaient favorisé les principes que le siècle avait proclamés.

Voyez ce jeune guerrier qui paraît tout à coup. Ses premières armes ont été la conquête de l'Italie. Il arrive de l'Orient, où il a été inscrire son nom à côté de ceux d'Alexandre et de César, et faire contempler sa gloire aux quarante siècles dont les ombres errent autour des Pyramides. Il dit à ceux qui désolaient la France : sortez, cédez-moi la place. Ceux-ci ne font pas la moindre résistance. Ils obéissent. Et puis ces hommes qui avaient tout renversé au nom de la liberté, se prosternent devant lui, rampent dans la poussière à ses pieds, et bientôt ils crient : Vive l'empereur. Lui, foulant de son talon ces vils esclaves, défait leur œuvre, il ouvre les temples, rétablit les institutions, remet l'ordre partout. Puis il dit à la victoire : suis-moi. Elle part avec lui. Les voilà qui parcourent l'Europe. Une main toute-puissante semble guider le conquérant dans sa marche. Prompt, terrible comme la foudre, il éblouit, il écrase ses ennemis. Ceux-ci, descendant de leurs trônes, viennent à ses genoux

demandeur leurs Etats. Après qu'il a distribué des couronnes à ses frères, des principautés à ses soldats, il dit aux souverains vaincus : gardez le reste.

Mais lui-même bientôt enivré de sa gloire ne met plus de bornes aux désirs de sa domination. Il écrase les peuples sous le poids de son despotisme, il étend sa main rapace et perfide sur l'Espagne qu'il asservit. Puis il voit un souverain d'un autre ordre qui trône à Rome. Il l'attaque brutalement, déchire sa tiare et le tient courbé sous les fers. Alors la main de Dieu le touche aussi. Il perd le bonheur, aucune entreprise ne lui réussit plus. L'Europe se déchaîne contre son dominateur.

Le bras, qui l'avait élevé, le brise et le jette, misérable débris de lui-même, au bout du monde, sur un rocher isolé, où il est terrassé sous le pied de son plus constant ennemi. Alors s'accomplit cette parole que Napoléon avait dite lui-même : "L'homme, quelque grand qu'il soit, n'est qu'un instrument entre les mains de la Providence. Quand il ne sert plus à ses desseins, Dieu le brise."

Avec lui, semble être enseveli le génie des combats. On dirait que les grandes nations ont brisé leurs épées à Waterloo. Depuis un quart de siècle une paix inouïe règne entre elles. Aux luttes de sang et de carnage ont succédé des batailles intellectuelles sur tous les points qui peuvent intéresser la société. Et partout la victoire paraît se déclarer en faveur des principes de l'ordre et de la religion. On entrevoit un retour prochain des peuples à la grande unité chrétienne.

Ainsi la terrible tempête qui a bouleversé la société, aura produit un résultat salutaire. Il en devait être ainsi. Le vent de l'orage se lève... De terribles commotions ont signalé la violence de son premier souffle... Mais voyez, il a emporté les vapeurs qui de leur maligne influence couvraient la terre, l'atmosphère est purifiée. L'agitation de l'air n'a servi qu'à chasser les nuages et à donner une vivifiante fraîcheur.

C'est, dans les desseins bienveillants de la Providence, l'histoire de toutes les révolutions sociales.

D'une autre part, de magnifiques découvertes dans les arts améliorent le sort matériel de la société. "L'industrie crée des merveilles. Au moyen de la vapeur, les distances s'effacent, les continents se rapprochent, les nations se donnent la main; elles mettent en commun leurs intérêts et leurs richesses. Elles se voient, se connaissent, s'aiment, et bientôt peut-être, un jour viendra où elles ne formeront plus qu'une immense famille dont les membres auront les mêmes pensées, les mêmes croyances."

Pourquoi ne serait-il pas permis de croire que la société, abjurant peu à peu ses erreurs, marchera dans les routes du progrès sous les maximes de l'Évangile, et que la croix saluée de tous les peuples comme le seul digne de salut, de même qu'elle a régénéré l'homme, régénérera aussi la société, autant qu'elle peut l'être sur la terre, et la fera entrer dans une voie de bonheur inconnue jusqu'à ces jours ?

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS,

Jurisprudence.

Pour tout canadien ami de son pays autant que pour ceux qui font de la loi leur principale étude, j'ai été intéressé, je dirai même plus, il est nécessaire de jeter un coup d'œil retrospectif sur notre législation, d'en suivre les phases et la marche. Mais le résultat de cet examen est loin d'être satisfaisant. Il est pénible de voir ces lois si sages,

sous lesquelles nos ancêtres ont vécu si heureux, disparaître peu à peu et faire place à des dispositions qui ont jeté la confusion dans notre corps de droit, et en ont fait un chaos véritable. Insensiblement nous voyons l'anglicisation menant soudainement l'édifice de nos institutions, un coup de plus et ce ne sera plus qu'une ruine qui attestera notre défaite. Oui, il est affligeant ce spectacle, car s'il est quelque chose qui doit nous attacher, ce sont nos institutions et la base de ces institutions, ce sont les lois que nous ont transmises nos pères et qu'il est de notre devoir de transmettre à notre tour intactes à nos descendants. Coutumes des anciens Francs tempérées par le droit romain, et par des ordonnances proclamant la sagesse des rois de France, et revisées par des juriconsultes profonds et éclairés, elles firent autrefois l'orgueil du peuple français, et nous, ses descendants, nous ne saurions répudier leur héritage. Semblables néanmoins à toutes les institutions humaines, elles ne pouvaient atteindre la perfection, mais ses dispositions relativement aux successions, aux douaires, au régime hypothécaire et autres n'étaient pas de nature à nous faire désirer de les voir remplacer par les lois d'Angleterre, qu'un écrivain de mérite n'a cru pouvoir mieux caractériser qu'en les décrivant comme "un amas de vieilles coutumes, d'obscurités précédentes et d'incohérents statuts émanés du Parlement."

Non que je veuille donner comme barbares toutes les institutions de l'Angleterre. Il en est quelques-unes qui font sa gloire et que nous mêmes sujets britanniques, nous pouvons envier; car en voulant nous y faire participer, on ne nous en a donné que le squelette moqueur. Étrangères à l'esprit de notre jurisprudence, on les a tronquées pour les y incorporer et on n'a fait que réunir des éléments hétérogènes, source de difficultés sans cesse renaissantes.

On ne peut douter que quelques-uns des changements introduits dans notre législation étaient nécessités par les besoins croissants du commerce; mais il en est d'autres dont les avantages sont plus que douteux, quelques-uns même ne tendent qu'à notre anéantissement pendant que les réformes que notre état de société réclamait ont été laissées de côté. Le bien général, celui de la masse des habitants, n'a été considéré que comme d'un intérêt secondaire et remis, sans doute, aux soins de la Providence.

Mon but ici est de passer en revue les altérations qu'a subies notre corps de droit, et de rechercher les effets qu'elles ont eus sur la prospérité du pays, sur la moralité et le bien-être de ses habitants.

Le sort des armes, ayant en 1759 mis le Canada sous la domination anglaise, l'administration de la justice fut laissée à des cours militaires, dont presque tous les membres tirés de l'armée, n'avaient aucune notion du droit français, qu'une ordonnance du 8 octobre 1763 mit entièrement de côté. On y substitua toutes les lois anglaises, tant civiles et commerciales que criminelles, ainsi que celles de l'amirauté. Longtemps, la population française réitéra ses représentations contre cet acte inique et contraire aux traités, jusqu'à ce qu'elle obtint en 1774 l'ordonnance qui rétablit les lois civiles du Canada dans toute la Province, excepté néanmoins, dans telles parties qui seraient concédées en franc et commun socage, substituant en même temps aux anciennes lois criminelles françaises, les lois plus douces de l'Angleterre qui n'étaient pas cependant entièrement exemptes de barbarie.

Ce rétablissement des lois françaises déplut

souverainement aux bretons émigrés dans la colonie. Ils firent tous leurs efforts pour en obtenir le rappel, mais en vain. Néanmoins, on les voit dans la suite diriger sans cesse leurs soins pour se défaire de cette législation qui, par cela seul qu'elle n'est pas anglaise, leur était odieuse, et le bouleversement qu'ils ont réussi à apporter dans nos lois nous marque assez leur constance dans la poursuite de leur but.

Resserrée par les limites étroites de son Ile, qui ne peut fournir qu'à une portion extrêmement minime de ses sujets les ressources de l'agriculture, pouvant à peine contenir la tourbe de ses ouvriers qui lui demandent à grands cris du pain et prodiguent leurs sueurs, leur travail et leur vie, aux chefs de manufactures pour quelques deniers, l'Angleterre doit nécessairement chercher au dehors un marché pour les produits de ses ouvriers, et des placements pour ses capitalistes; de là, son intérêt à maintenir et étendre son commerce, de là l'importance qu'elle attache à la multiplicité de ses colonies. Aussi, à peine le Canada est-il devenu une de ses provinces, qu'elle s'empresse de l'exploiter au profit des spéculateurs cupides qui s'y viennent établir.

Au sortir de la guerre qui lui avait fait changer de maîtres, le Canada se trouvait épuisé, tant par le ravage de la guerre que par les nombreuses concessions des intendans qui l'avaient gouverné immédiatement avant la cession, et aussi, par la dépression des billets d'ordonnances, unique ressource restée aux canadiens, et dont ils étaient porteurs au montant de plusieurs millions de francs. Un tel état de choses était peu favorable au débit des marchandises anglaises. Le pays manquait de capitaux, les spéculateurs anglais pouvaient lui en procurer, mais il leur fallait un intérêt plus fort que celui fixé par la loi; on nous gratifia de l'ordonnance de la 17e George III, ch. 3, élevant le taux de l'intérêt de cinq à six par cent.

Cette mesure ayant rendu les capitaux plus communs, contribua à donner une impulsion au commerce, alors presque exclusivement entre les mains des bretons. Leurs transactions devenues plus fréquentes, donnèrent lieu à des différends qui leur firent désirer le régime des institutions anglaises relativement au commerce.

L'ordonnance de 1667 mettait des entraves dans la preuve de leurs transactions et ils obtinrent par l'ordonnance de la 25e George 3, ch. 2, l'introduction des formes anglaises pour la preuve en matières commerciales, disposition que les Juges Anglais sont trop souvent portés à étendre au-delà de ses termes, et qui a eu l'effet d'abolir la prescription contre les marchands, contenue aux articles 126 et 127 de la coutume de Paris.

Cette même ordonnance établit aussi dans les affaires entre commerçants et aussi dans les actions pour injures personnelles, cette institution dont l'Angleterre est si fière, ce jugement par le pays, suivant l'expression reçue, en un mot l'épreuve par le jury déjà introduite dans le pays avec les lois criminelles anglaises.

Dans les procès criminels où la réputation, l'honneur, la liberté et la vie des citoyens sont en question, il n'est personne qui puisse contester les avantages du jury. Mais dans ce pays le choix des jurés quoique réglé par des lois positives est laissé à un officier dépendant de l'administration et qui libre de tout contrôle, peut, quand il lui plaît, rendre illusoire le but de cette institution et par là la dépouille du respect et de la confiance qu'elle doit inspirer. C'est surtout dans les procès politiques que cette absence de contrôle se fait sentir d'avantage et au lieu de juges impartiaux et exempts de préjugés, l'accusé ne rencon-

tre le plus souvent que des partisans passionnés et des ennemis. Cet inconvénient ne se fait pas sentir dans les affaires civiles, mais ici, excepté pourtant dans les actions pour injures, l'intervention du Jury est loin d'offrir les avantages qu'elle a en matières criminelles. Dans celles-ci le jury n'a à juger qu'un simple fait, il doit déterminer l'innocence ou la culpabilité de l'accusé ; il n'est pas de même dans les affaires civiles, car quoique son pouvoir ne s'étende qu'à décider sur ce qui est matière de fait, néanmoins les faits qui peuvent lui être soumis sont presque toujours compliqués de questions de droit au-dessus de la portée des jurés. D'ailleurs le rôle auquel on les a réduits, en fait de simples experts, et la facilité avec laquelle on fait rejeter leur décision et avec laquelle on obtient une nouvelle épreuve, rend dans bien des cas le recours à ce mode de procéder inutile, et a souvent l'effet d'un déni de justice. Cependant l'esprit de cette institution doit donner plus de poids à l'opinion du jury. Dès l'instant qu'une question lui est soumise, sa sentence doit être définitive et une partie ne devrait pas être admise à une nouvelle épreuve sous le prétexte que le jugement rendu par un jury est contraire à la loi. On doit observer que dans l'épreuve par le jury il y a concours de deux choses, savoir un fait et la conclusion qu'on doit tirer de ce fait ; le rapport du jury est la conséquence qu'il tire de l'existence ou de la non existence du fait. Il ne s'en suit pas pour cela que le jury est juge de ce qui est matière de droit, et qu'il agit contrairement à la maxime que les questions de droit sont du ressort de la Cour et celles de fait du ressort du jury. Le sens qu'on doit attacher à cette règle, c'est que lorsqu'on peut tirer la conclusion légale sans entrer dans l'examen du fait, c'est à la cour à prononcer ; mais ceci ne peut se faire que par la contestation en cause en isolant la question de droit. Mais si on ne peut séparer le droit du fait, c'est le jury qui doit décider. Il semble donc injuste de laisser à la Cour le pouvoir de rejeter la décision d'un jury et à plus forte raison celle de plusieurs jurys successifs par la seule raison qu'elle n'est pas conforme à la loi. Car la cour ne peut prendre cet acte sur elle qu'en prononçant sur la question de fait et par là elle sort de ses attributs et excède sa juridiction ; d'ailleurs les jurés dans leur jugement peuvent être guidés par d'autres preuves et d'autres considérations que celles offertes par les parties ; ils peuvent être influencés par la connaissance personnelle qu'ils ont des parties ou de leurs témoins, ou par la manière dont la preuve est faite, toutes choses dont la cour ne peut demander ou rendre compte et qui ne peuvent servir de raison pour justifier le rejet du rapport du jury. Le juge est le représentant de la loi ; le jury est celui de l'équité et de l'égalité ; le juge est astreint à la lettre de la loi et le jury a pour mission la loi morale que chacun porte en sa conscience et dont il ne doit compte qu'à Dieu.

La nature de nos lois est tellement incompatible avec cette forme de procédure que nous devons voir avec satisfaction le peu de cas auxquels on l'a restreint.

L'ordonnance en question accorde la contrainte par corps pour dettes de marchands à marchands et aussi pour celles contractées envers les marchands pour effets et marchandises vendues et livrées, au montant de £10 0 0. Cette dernière partie me semble un privilège injuste ; car tandis qu'elle accorde au marchand qui vend des effets au cultivateur, le droit de contraindre par corps ce dernier au paiement, elle dénie à celui-ci le même droit pour les produits qu'il vend au

marchand. Ce privilège est contraire à l'égalité qui doit exister entre les citoyens.

Plus tard le statut de la 41e George 3, ch. 2, vint régler l'endossement et le transport des billets de commerce. Cet acte fut passé dans la vue de favoriser le commerce en simplifiant le mode d'endossement des billets promissoires payables à ordre et en pourvoyant à la manière dont ils doivent être protestés.

La 24e George 3 ch. 1, depuis rappelée et la 3e Guil. 4 ch. 14 furent encore des faveurs pour le commerce en fixant les dommages recouvrables sur les lettres de change protestées.

(A continuer.)

L'après-coucher.

Chaque homme a son moment, son heure, dans le cours de la journée, qu'il préfère davantage. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à cette heure, qu'à ce moment, qu'il jouit, qu'il se sent vivre ; tout le reste du jour n'est qu'une attente continuelle de cet instant de prédilection.

Les uns, et ce sont le poète, l'artiste, l'homme religieux, préfèrent à tout autre moment de la journée le tems qui s'écoule depuis l'instant où le jour commence à poindre jusqu'à celui où l'homme laborieux commence ses travaux. Le poète, l'artiste, aime à se répandre dans la campagne à l'aube du jour, il aime à retremper son imagination et à puiser de nouvelles inspirations dans la nature qui s'offre, en ce moment, dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté. Le chant matinal des oiseaux, le léger bruissement des feuilles qu'agite la brise un peu avant l'apparition de l'aurore, puis l'aurore elle-même qui imprime une teinte rose à l'orient, le soleil levant n'apparaissant d'abord que comme un point à l'horizon, puis éclatant tout-à-coup comme un vaste incendie qui augmente d'instant en instant, tout, tout à cette heure où la nature semble, toute belle et toute fraîche, sortir pour la première fois du néant, contribue à inspirer le génie du poète, de l'artiste, et à élever, exalter l'âme de l'homme véritablement religieux, à la vue des ouvrages de son créateur. Le génie et l'âme pieuse doivent donc préférer cette heure à tout le reste du jour. Un peu plus tard, arrive pour l'homme d'affaires, pour le spéculateur, pour l'homme d'argent, en un mot, le moment de jouir. Le voyez-vous à son bureau, la tête appuyée dans une main, tenant une plume de l'autre, le voyez-vous, ce négociant, calculer, supputer le succès d'une affaire, objet de sa sollicitude et de toutes ses espérances ? Il voit déjà d'avance les profits qu'il pense faire, réalisés et placés à gros intérêts ; il voit sa fortune prospérer, augmenter de jour en jour, il se voit capable de plus grandes entreprises encore ; et qu'est-ce que tout cela pour le négociant, si ce n'est de la jouissance, ou, plutôt, si ce n'est sa première, son unique jouissance ?

Voyez cet autre ; environné de nombreux clients qui le consultent chacun sur son affaire, répondant doctement à tous, encouragé par la confiance qu'on lui témoigne et par les écus qu'on fait pleuvoir sur son bureau, croyez-vous qu'il ait un instant dans la journée, où il jouisse comme en ce moment. Les clients s'écoulent l'un après l'autre, le voilà seul ; ses jouissances continuent : il se livre à l'étude, fait des recherches sur les questions importantes qui lui sont soumises, se plaît à trouver des raisons convaincantes, des autorités sans réplique, qui doivent lui assurer

le gain d'un procès dont il attend tout, honneur et profit.

Que dirai-je du médecin en vogue, de l'architecte au milieu de ses plans, de l'ouvrier intelligent dirigeant ses travaux ? N'est-ce pas, pour tous, le moment des occupations leur plait davantage ?

Il est trois heures, heure de prédilection, heure de bonheur pour la jeune fille vaniteuse, pour la coquette, pour le fashionable, pour l'homme, pour la femme, qui font consister toute leur existence dans la coupe d'une robe, d'un habit, qui emploient toutes leurs facultés morales et physiques à porter un chapeau, à nouer une cravate de telle et telle manière.

Voyez cette jeune fille joyeuse et légère, l'air satisfaite d'elle-même, parcourant nos rues, nos places les plus fréquentées, dans son costume le plus élégant. Elle salue celui-ci, donne la main à celui-là, accorde un sourire à cet autre, toujours avec des manières, une démarche, qui veulent dire ni plus ni moins ! Voyez donc comme je suis charmante, gracieuse, comme cette tante, ce bonnet, me vont à merveille ; n'êtes-vous pas heureux de me donner la main, d'avoir un sourire, un salut d'une jeune personne comme moi ? N'est-elle pas heureuse, en ce moment, cette jeune fille ?

Le voyez-vous, ce dandy, cet homme à la mode, la taille emprisonnée dans un frac hermétiquement fermé, les pieds logés à grand-peine dans des bottes vernies que sa sœur, beaucoup plus jeune et plus délicate que lui, ne pourrait endurer sans souffrir ; il a la barbe originalement taillée, il est chargé de chaînes, de bagues, d'épingles, a une canne à la main, la lorgnette à un œil qu'il ferme, ne pouvant voir que de celui qui n'est point orné d'un bijou si utile ; le voyez-vous courir après, au-devant de toutes les dames qu'il connaît, qu'il ne connaît pas, les accompagnant partout où elles veulent et où elles ne veulent pas ; le voyez-vous au coin d'une rue, sur une place publique, prenant des poses plus ou moins élégantes ou burlesques, cherchant à se faire remarquer, admirer partout et de tous. Il lui semble que tout le monde n'a d'yeux, n'a d'admiration que pour lui. Ne jouit-il pas ce jeune homme ? n'est-ce pas son heure de triomphe, d'engouement de lui-même ?

Mais l'heure s'avance ; c'est l'heure du dîner, l'heure du gourmet, de l'homme qui, comme dit l'Écriture, fait un dieu de son ventre. Tout lui rit dans la figure, à cette heure ; vous vous apercevez que cet homme s'attend à quelque chose de supérieurement agréable. Il jouit déjà au bruit des assiettes et des couteaux ; l'odeur des viandes, des sauces, lui fait éprouver des émotions dont il n'est pas le maître ; il est radieux, sympathique, il s'approche de vous, vous serre la main. Ne croyez pas qu'il vous en estime davantage ; non, mais il va manger. A table, c'est tout autre chose ; de bruyant, de cordial qu'il était, il devient muet, taciturne, morose, c'est que, voyez-vous, il mange, il jouit, et que cette jouissance ne demande pas à être partagée.

Mais il se fait tard, les ténèbres ont déjà enveloppé notre hémisphère d'un de leurs plus légers voiles, la nature semble s'assoupir ; il n'est plus jour, mais il n'est pas encore nuit. Heure de bien douces émotions pour le cœur sensible de celui qui aime et qui voit s'approcher le moment où il va revoir l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections ; il se rappelle sa dernière visite à cet objet chéri, les douces paroles qu'ils ont dites, les doux regards qu'ils ont échangés. Il songe à ce qu'il va lui dire ; il ne trouve pas

d'expressions assez belles, assez vives, assez passionnées, pour lui exprimer son amour, ses espérances.

C'est encore à cette heure que le joueur d'habitude dresse ses plans d'attaque et de défense, qu'il s'étudie, qu'il s'applique à trouver de nouveaux moyens de faire des dupes ; c'est à cette heure qu'il s'abandonne à ses fous projets d'une fortune qu'il espère gagner au jeu, c'est à cette heure qu'il jouit dans l'espérance de réparer les pertes qu'il a faites, ou de faire de nouveaux gains.

C'est à cette heure encore, que notre jeune fille, notre élégant, que la coquette, que le fashionable reprennent leurs jouissances, en faisant leurs toilettes de bal, en se préparant à faire effet dans un salon par leurs manières distinguées, leur mise recherchée, leurs grands airs, leur similitude affectée, leurs sourires continuels, leur gravité outrée, le tout selon le monde qu'ils pensent rencontrer ou auquel ils prétendent plaire.

Il est tout-à-fait nuit. La veillée n'est qu'une continuation, pour ainsi dire, des jouissances de ceux dont je viens de parler. L'amaant est auprès de son amie, le joueur s'abandonne à toute la fureur du jeu, le dandy et la jeune femme brillent de tout leur éclat, dans un bal, dans une soirée ; le disciple de Bacchus, au milieu d'une troupe d'amis, se livre à toute la joie, à toute la gaie folie que lui procure une douce ivresse ; mais je ne veux pas troubler tous ces gens-là. Bientôt ils auront cessé de jouir ; c'est alors que viendra mon tour.

Comme je ne suis ni poète, ni artiste, ni tout-à-fait religieux, je n'aime pas le matin ; comme je ne suis ni homme d'affaires, ni avocat, ni médecin en vogue, ni banquier, ni architecte, l'heure des affaires n'a pour moi rien d'agréable ; comme je ne suis ni fashionable, ni damoiseau, comme je ne connais pas l'art de faire de l'effet dans un salon, sur une place publique, l'heure de la promenade, des visites de cérémonies, ne me plaît pas du tout ; comme je ne mange que pour vivre et que l'espérance d'un bon, d'un excellent dîner ne m'affecte nullement, l'heure du repas ne me fait aucune impression. Pour moi qui n'ai plus rien à dire en amour, qui ne vas pas aux bals, ne fréquente pas ces salons où tout le monde est comme sur un théâtre, où chacun s'efforce de paraître le moins naturel possible, qui ne suis ni joueur, ni disciple avoué de Bacchus, l'approche de la nuit, la veillée, ne sont pas non plus, pour moi, des moments de jouissances.

Quelle est donc mon heure de choix, de prédilection, mon heure de bonheur, en un mot ?

Eh bien ! pour moi qui fais consister toutes mes jouissances dans les égarements, dans le dévergondage de la plus folle, de la plus étourdie des imaginations, qui ne vis que de rêves d'amour, de bonheur, de grandeur, de gloire, en un mot, pour moi qui ne vis, qui n'existe que dans et par des chimères de toute espèce, et de toute forme, je préfère à tout le reste de la journée l'espace qui s'écoule depuis le moment où je me mets au lit jusqu'à celui où je perds entièrement le sentiment de moi-même et que je m'endors.

N'est-ce pas, en effet, l'heure la plus favorable pour les châteaux en Espagne, pour les créations de jouissances, de bonheurs de tous genres. Vous donnez une forme, un corps, une réalité, à tous vos rêves les plus extravagants, les plus impossibles, vous vous livrez sans gêne, sans contrainte, à toute la souplesse, à toute l'élasticité d'une imagination en délire, qui ne connaît point de borne, qui crée et détruit, pour ainsi dire, avec toute la puissance et la facilité d'un Dieu.

Je suis au lit, seul, en repos, les yeux bien fermés ; aucun bruit ne frappe mon oreille, les objets qui m'environnent n'existent plus pour moi, et j'en suis bien aise. Pourtant, avant de me livrer, pieds et mains liés, à cette folle que l'on nomme imagination, je ne puis m'empêcher de faire un léger retour sur moi-même, sur ma position précaire, sur ma pauvreté, sur mon dénûment, mais cette réflexion triste et pénible ne peut durer qu'un instant : car à peine ai-je fermé l'œil que je me trouve, de suite, avec quatre à cinq cents livres de rente, ce qui n'est pas mal pour un homme qui n'a pas un sol vaillant. Mais tant est vrai le proverbe qui dit que plus on a, plus on veut avoir, qu'un instant après, me voilà avec dix, vingt, trente, cent mille livres de rente. Je suis le plus riche individu des deux Canadas. Oui, mais qu'est-ce qu'être le plus riche individu des Canadas ? ce n'est rien, rien du tout ; aussi ne suis-je pas longtemps sans posséder la plus grande fortune, d'abord des deux Amériques, puis de l'Europe, de la terre entière. Crésus, les Rothschild, ne sont que de pauvres gredins quand je me les compare. Oh ! vous ne savez pas comme je jouis alors, comme je me sens heureux de déposer cette fortune aux pieds de celle que j'aime, de celle qui tiendra tout désormais de mon amour, de mon désintéressement ; car elle n'a rien, celle que j'aime, puisqu'il est convenu de dire qu'une fille qui n'a pas d'argent n'a rien. Combien j'ai de satisfaction à lui prouver qu'avec la faculté de pouvoir choisir une compagne, partout, dans tous les rangs, de tous les états, c'est elle, elle seule, que j'aime, que je choisis entre toutes, et pour elle seule. Voilà pourquoi j'ai voulu être riche d'abord.

Mais, j'y pense, qu'est-ce que l'argent ? Ma fortune, il est vrai, est immense, colossale, inouïe, mais le mérite personnel ne consiste nullement dans des capitaux, dans des domaines quelque grands, quelque considérables qu'ils soient, et moi je tiens à de la considération que j'aurai acquise par moi-même, par mes talens, par mon habileté, par ma science. Et de la science, des talens, de l'habileté, n'ai-je pas de tout cela, moi ? Me voilà déjà le premier avocat de toute la province, me voilà premier ministre, voilà que le peuple, que le gouvernement ne peut plus se passer de moi ; je tiens les destinées de tout un peuple entre mes mains !

Où, mais j'étouffe dans des limites aussi rétrécies. Qu'est-ce que la confiance d'un petit peuple comme le mien, qu'est-ce qu'une pauvre réputation canadienne ; on ne me connaît peut-être pas en France. Non ? Eh bien ! je m'y ferai connaître. La France lira mes ouvrages sur la politique envisagée sur toutes les faces qui peuvent l'intéresser le plus immédiatement, cette France ; elle lira le code de lois admirables dont j'aurai fait cadeau à mon pays. J'irai dans cette belle France. Je me laisserai voir de près, sans crainte d'y rien perdre, moi canadien, son fils, qu'elle laisserait passer à l'étranger dans des temps de mollesse et de flaccidité. Louis-Philippe, frappé de ma renommée, m'accorde une entrevue, ou plutôt je lui en accorde une ; il est étonné, surpris, de la justesse de mes observations sur la politique européenne. Mes manières larges et étendues d'envisager les intérêts réels de la France, dans ses ressources, dans son commerce intérieur et extérieur, dans ses relations avec le reste du monde, me font regarder par le roi des Français, comme un homme indispensable au bonheur et à la prospérité de la France. Bientôt rien ne se fait sans moi, par moi seul le royaume est gouverné ; toute l'Europe a les yeux sur moi,

il n'y a plus que ce que la France fait par mon ministère qui soit bien, qui soit digne d'admiration !

Où, l'administration du premier royaume de l'univers, c'est bien beau ; mais la réputation de héros, d'homme de guerre, c'est encore plus éclatant, plus brillant, plus éblouissant..... Me voilà grand général, comme par enchantement. Arracher les deux Canadas à la domination anglaise, en faire deux républiques séparées, conquérir tous les Etats-Unis, pour le seul plaisir de vaincre, ensuite, me faire nommer président, dictateur, commandant-général de toute l'Amérique du nord, équiper une flotte, mais une flotte comme il est difficile de s'en imaginer une, traverser l'Océan, soumettre l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, l'Europe, l'Asie, la terre entière, en un mot, ne faire de tout cela qu'une vaste république, dont Rome est de nouveau la capitale, n'est pour moi que l'affaire de quelques minutes. Second César, mais César revu, corrigé et surtout augmenté, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Napoléon, César, Alexandre, n'étaient que des enfans, des pignions, auprès de moi.

Mais ô cœur de l'homme, que tu es incompréhensible, inconstant ! Croiriez-vous que me voilà déjà blâsé sur tout ce qu'a pu m'offrir la nature et l'humanité, dans toute leur générosité sans bornes ? Croiriez-vous que je suis déjà rassasié de gloire, de renommée, de puissance ? Une seule chose me tient encore au cœur : c'est l'amour, ce sentiment le plus vrai, le plus pur de notre ame, cette véritable jouissance. Aussi, quand je m'aperçois que je vais m'endormir, je me hâte de jeter mon or au peuple, ma puissance à qui veut bien s'en charger, je ris de ces mots vides de sens, " gloire et renommée," et, avec la femme que mon cœur a choisie, avec cette femme que la carrière agitée que je viens de parcourir ne m'a pas fait perdre de vue un instant, je viens m'asseoir à l'humble foyer paternel, auprès de mes vieux parens, de mes frères, de mes sœurs ; je reviens dans mon pays, dans mon Canada, pour ne plus le quitter, pour y goûter en paix le bonheur de la vie domestique. J'ai eu le soin de me réserver, avant de renoncer à ma splendeur d'il n'y a qu'un instant, une fortune respectable, mais pas plus. Car l'expérience m'a prouvé que l'argent ne fait pas le bonheur.....

Ai-je donc tort de préférer *J. Après-coucher* à tout le reste de la journée ?

ALPH. P.

Du Courrier des Etats-Unis.

TRES NATUREL.—Il y a quelques jours, on célébrait une cérémonie nuptiale dans l'église d'une petite ville ; le ministre, après avoir fait une très pathétique amplification sur les droits et les devoirs du mariage, s'écria tout-à-coup : " Que ceux qui veulent être mariés se lèvent ! " et aussitôt on vit apparaître au-dessus de la foule assise un assez grand nombre de jolis et anxieux visages de jeunes filles qui avaient pris pour un appel général l'invitation adressée aux deux fiancés.

LA JUSTICE VOLÉE.—La cour d'assises de Rochester, s'était réunie, il y a quelques jours, pour procéder au jugement d'une foule de délits gros et petits commis par les habitans du district ; les juges étaient sur leurs sièges ; les jurés, installés dans leurs fauteuils, avaient prêté serment ; l'accusé qui devait ouvrir la marche était sur la sellette, lorsque tout-à-coup le district-attorney s'aperçut qu'on lui avait escamoté le portefeuille dans lequel étaient enfermés tous les dossiers. Grande fut sa mystification, et force lui fut de demander à la cour un ajournement indéfini, pour lui donner le temps de courir après le voleur qui avait fait un si habile usage de ses talens au bénéfice de ses confrères prisonniers.

ETUDES HISTORIQUES.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

QUELQUES TRAITS TIRÉS DE L'HISTOIRE.

Il nous souvient que dans notre jeune âge, lorsque l'imagination ardente, naturelle aux premières années, nous retraçait nos lectures quelquefois peu digérées de l'histoire, et surtout de l'histoire romaine, avec quelle vénération nous nous rappelions les vertus des citoyens de cette Rome aussi fière qu'elle était puissante. Admirant avec enthousiasme, la fermeté proverbiale de ce peuple de fer, il nous semblait qu'on le jugeait mal, si au lieu de lui tenir compte de vertu sans égale, l'on se permettait de trouver un peu sévère, la conduite d'un Brutus envers ses enfants! Et si parfois, éblouis à la vue des hauts faits militaires de ces maîtres du monde, nous repassions dans notre jeune tête, l'inflexible discipline de Titus Manlius, et la sévérité avec laquelle il traita son fils, il nous souvient bien que nous n'étions pas fort enclin à blâmer le père, mais bien à montrer peu d'indulgence envers les fils.

C'est ainsi qu'échauffé par l'ardeur guerrière, nous nous formions de la réponse de Cinéas à Pyrrhus, une idée bien différente de celle qui nous domine aujourd'hui!

Eh bien, avions-nous raison alors ou avons-nous raison aujourd'hui, que nous avons plus réfléchi. Citons les traits :

Nous commencerons par ce qui a rapport à la conduite du consul Titus Manlius, dans la guerre avec les Samnites, qui fit mettre à mort son fils Titus Manlius, pour une simple désobéissance à un ordre donné aux soldats romains, de ne pas quitter leurs rangs sans permission. Les Latins avaient provoqué et insulté les Romains, et le jeune Manlius n'y pouvant tenir, les attaqua et les défit, prit leurs armes, les porta à son père, et lui raconta ce qui était arrivé. La mise à mort du jeune homme fut la récompense du haut fait d'armes qui aurait dû engager le père à se relâcher de sa sévérité barbare à punir une infraction de la discipline militaire, qui n'avait porté aucun préjudice aux armes romaines, tout au contraire. Ce trait dans la conduite du père, qui n'était tempérée par aucun principe de religion ou d'humanité, nous fait voir combien peu naturelle était souvent cette vertu romaine tant vantée.

Nous dirons un mot en passant, de la réponse remarquable du sage Cinéas, à Pyrrhus, lorsqu'il se préparait à se rendre à l'invitation de Tarentine; elle est trop belle, pour ne pas être proposée comme modèle, à la jeunesse. Lorsque nous aurons accompli autant de hauts faits, et conquis autant de pays que possible, que ferons-nous, dit Cinéas à Pyrrhus qui lui faisait part de tous ses ambitieux projets. Que ferons-nous, dit Pyrrhus, nous nous arrêterons, et nous passerons notre temps dans le repos et l'aisance. Ah, seigneur, répartit Cinéas, qui nous empêche d'être en paix, et de jouir maintenant du repos.

Nous terminerons par un trait qui atteste la générosité et des Romains et de Pyrrhus, dans ces temps de vertus romaines. L'on se rappelle qu'un des médecins de Pyrrhus s'offrit aux Romains, pour l'emprisonner, au moyen d'une récompense considérable. Fabricius, le général Romain, indigné de cette trahison, en informe, de suite, Pyrrhus, chassant de devant lui, ce médecin, en lui disant avec mépris: "Nous devons agir honorablement même envers nos amis." L'on voit quel fut le résultat de cet acte de générosité.

Pyrrhus qui ne voulait pas en céder à son ennemi, renvoya sans rançon, tous les premiers romains, et fit des démarches pour négocier la paix.

Nous sommes heureux de pouvoir rappeler ces trois traits remarquables; car si l'histoire doit servir à nous rendre meilleurs, en nous faisant éviter le mal, et pratiquer le bien, c'est par le récit d'actes de vertu, ou en signalant une conduite opposée, que l'on peut le mieux réussir à faire sur la jeunesse, une impression durable.

M.

QUE DOIT-ON PENSER D'ALEXANDRE.

La carrière militaire d'Alexandre, doit être envisagée philosophiquement et pratiquement; toutes les parties, tous les principaux incidents de sa vie, doivent être examinés et jugés, et nous sommes bien persuadés qu'un peu de réflexion, amènera, sans difficulté, ceux mêmes qui admirent le génie, l'activité et l'énergie remarquables de ce fameux conquérant, à convenir, que celui qui, à l'âge de vingt-deux ans, envahit la Perse, à la tête des armées grecques, fit la conquête de ce pays, ainsi que de la Syrie, de l'Egypte, de l'Inde et d'autres contrées, et cela, dans le court espace de six ans, et qui fut arrêté, à l'âge de trente-deux ans, au milieu de sa course, méditant et rêvant le projet de se rendre à l'Océan Pacifique, et qui périt par un excès d'intempérance, après avoir, pourtant, fait preuve de quelques qualités bien obscures à la vérité, par sa violence, ne fut qu'un grand meurtrier et l'ennemi du genre humain. Si l'on s'attachait à faire rechercher à la jeunesse, la véritable morale de l'histoire, l'on réussirait, plus facilement, à dissiper le prestige de l'éclat des conquêtes, et l'on entendrait, plus souvent, la voix du christianisme, de la raison et de l'humanité, s'élever contre l'immoralité de la carrière éblouissante des ambitieux conquérants. L'on en pourrait signaler quelques autres, en y mettant, toutefois, la franchise et l'indépendance qui doivent ne jamais laisser celui qui discourt sur l'histoire.

L'inprévoyance d'Alexandre qui ne paraît pas avoir jamais songé, durant les treize années de son règne, à se nommer un successeur, fut cause de la confusion que produisit sa mort inattendue. Les possessions immenses dont ses conquêtes l'avaient enrichi, furent d'abord la proie de 33 de ses principaux officiers. Plus tard, (312 ans av. J. C.) quatre d'entre-eux, se partagèrent le tout. L'Egypte, la Lybie, l'Arabie, et la Palestine, échurent à Ptolémée; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; l'on assigna la Babylonie et la Thrace à Lysimaque, et ce qui en restait, c'est-à-dire, les territoires conquis en Asie, jusqu'à l'Indus, auxquels fut donné le nom de Syrie, Seleucus les eut en partage. Il n'est guère besoin de dire, que la Syrie et l'Egypte devinrent les plus puissantes de ces divisions.

Tel fut Alexandre: il vécut par lui-même, fit périr des millions de ses semblables, et fut le fléau du monde, par là même qu'il en fut le conquérant. Sa violence en fit l'assassin de son ami, crime énorme que sa continence même à l'égard de la famille de Darius, ne peut effacer. Mais ce qui met le comble à tous ses méfaits, c'est le coup mortel qu'il porta à la liberté de la Grèce.

M.

✂ Les nouveaux abonnés à la Revue Canadienne peuvent se procurer tous les numéros publiés jusqu'à ce jour, en s'adressant à nos bureaux en cette ville ou à nos Agents.

✂ Nos Abonnés se rappellent, sans doute, des conditions de notre feuille. Le premier semestre est payable à DEMANDE. Nous prions donc ceux qui résident dans des paroisses où nous n'avons pas d'agents, de vouloir bien nous adresser un billet de deux piastres, afin de nous éviter les frais de collection. Ils recevront, par le retour de la maille, un reçu en forme. Nous espérons que la régularité et l'exactitude, avec laquelle on voudra bien se conformer à nos conditions d'abonnement, nous permettront de rendre notre journal de plus en plus utile et intéressant, et consolideront, chaque jour, le patronage dont nous sommes si reconnaissants.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 15 MARS, 1845.

Histoire de la Semaine.

Vous êtes-vous trouvés quelquefois, amis lecteurs, poursuivis par la même pensée pendant des heures entières? sortant le matin, avec cette pensée fixe, préoccupant votre esprit à vous faire trouver le temps d'une rapidité prodigieuse? rentrant le soir toujours avec la même idée? qui vous suivait, comme votre ombre, qui se couchait avec vous, vous apparaissait pendant le sommeil, venant comme un songe creux ou un monstre fantastique, épouvantable, effrayant, vous dévorant sans que vous eussiez la force de lui résister ou le pouvoir de vous sauver? ou bien encore vous êtes-vous trouvés, en songe, remarquez bien, au pied d'une montagne immense du haut de laquelle des rochers énormes descendaient avec un fracas à faire mourir de peur, et sans que vous eussiez le bonheur de fuir, cloué au même lieu comme par une force magique? Dites moi aussi avez-vous eu le cauchemar? ce que le peuple appelle le *pesant*? Si quelquefois vous avez été obsédé par une idée, comme celle dont nous parlons, la première au réveil, et la dernière au coucher, si vous avez eu peur du monstre susdit, vous pouvez avoir une petite conception de notre position. Pour nous, notre *pesant*, notre cauchemar, notre idée fixée, notre rêve enfin—c'est l'*Histoire de la Semaine!*

Connaissez-vous ce monsieur qu'on appelle le public? Lui avez-vous jamais été régulièrement introduit? Etes-vous jamais venu en contact avec ce personnage, aux goûts si bizarres, si changeants, si divers, si variés? Si vous ne pouvez accuser une intimité de quelques semaines avec lui, vous ne pouvez concevoir ce qu'il y a de si difficile, de si effrayant dans la petite chronique que nous faisons chaque semaine. D'abord, c'est l'homme de parti qui veut de la politique à toute outrance, puis un autre trouvant ce sujet tant remâché, à chaque pas qu'il fait du matin au soir, voudrait se reposer le septième jour par un peu de littérature, une lecture instructive et amusante; ensuite le marchand qui cherche en vain dans nos colonnes un état des fonds publics et des prix courants. Le médecin voudrait y voir un peu plus de médecine, de chimie et autres sciences à son usage spécial et particulier. L'avocat cherche de suite l'article "Jurisprudence" les précédents, les jugements rendus dans le mois, dans les tribunaux de première instance, comme en Cour d'Appel; tel veut un article long, de haute portée, tel autre veut un petit article agréable, qui vous montre la surface seulement d'une question, sauf à vous à l'approfondir plus tard, quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Et pour le style de la ré-

daction, que dirons-nous ? Soyez grave on vous trouvera ennuyant à dormir debout, soyez léger, on vous trouvera frivole, à peine si on vous donnera crédit de temps en temps pour un peu d'imagination : le public est comme une réunion de gastronomes autour d'une table ; il lui faut comme à eux et la variété de mets et la supériorité de l'art culinaire. Amusez-vous donc après cela, à faire du Journalisme ! Il n'est qu'un sujet à notre avis, que le public, en général, semble goûter et savourer avec un plaisir toujours nouveau, et celui-là c'est la chronique de mœurs ; des mœurs ! des mœurs ! On veut des mœurs. Chacun aime à voir passer devant lui, comme à travers une lanterne magique ou dans un panorama, les événements de la semaine, les faits et gestes et les dires de la Société. Mœurs parlementaires et politiques ; mœurs de la magistrature et du barreau, mœurs des médecins et des notaires, mœurs du haut commerce et du petit négociant, et par dessus tout, mœurs du monde *fashionable* et élégant ; de ce monde privilégié, gâté, choyé par la fortune que l'on voit défiler chaque jour dans nos rues ; la physionomie de tout ce monde des grands et des petits, voilà ce que l'on préfère à toute autre chose.

À l'œuvre donc, Asmodé ! à l'œuvre mon ami Diable ! parcourons notre bonne ville en tous sens, le crayon à la main, les tablettes au bras ; Dis nous bien la chronique du jour et de la semaine, et surtout sois fidèle dans tes portraits, amusant et varié dans tes croquis, dans tes récits ; car dans ce monde-ci, on ne tient compte de rien — et qui s'est engagé à amuser, à récréer les gens, doit le faire *quand-même*, sous peine de passer pour un niais et un imbécile.

À propos de mœurs, n'avons-nous pas déjà dit quelque part que notre société n'avait pas de physionomie à elle propre, dans notre ville, — pas d'uniformité dans le ton, les allures, les manières. Il y a une variété de manières et de mœurs, selon les différentes nationalités ; dans le contact de chaque jour parmi tant de gens, ils prennent bien les uns des autres, quelque chose des mœurs étrangères, mais très peu. Ainsi le Canadien-Français a toujours conservé les manières élégantes et polies de ses pères. L'Anglais et l'Écossais sont demeurés froids, compassés, raides et flegmatiques, l'Irlandais enthousiaste et passionné ; tant il est vrai de dire que cette empreinte du caractère national est ineffaçable, et demeure, quelque part que vous portiez vos pas. Cependant, à Montréal surtout, il faut l'avouer, l'Anglomanie a fait quelques empiètements sur nos bonnes vieilles manières françaises ; les uns ont introduit les usages anglais dans leurs maisons, comme n'ayant ce confortable que les nôtres n'ont pas ; d'autres dans leurs équipages, ce dernier chapitre, celui des voitures, est tout à fait anglais. Quant à nos modes, nos costumes, nos habits, on peut dire la même chose, si bien que dans nos villes on peut reconnaître un étranger et surtout un français à son habit. Comment peut-il en être autrement ? nous avons aujourd'hui si peu de communication avec la France ; il n'y a donc vraiment que dans nos manières et par notre langage que nous sommes restés Français d'autrefois. Car nos mœurs ont pris par-ci par-là quelque chose d'étranger.

Nos hommes d'état sont toujours à la besogne, et si les mesures passées jusqu'à ce jour ne rencontraient pas, ce qui ne serait pas étonnant, une approbation universelle, vous ne ferez la politesse de convenir que ce n'est pas faute d'avoir été longuement discutées. Nous sommes allés faire une courte visite, de temps à autre, à la

chambre du parlement, et si nous n'avons pas, jusqu'à ce jour, gratifié nos lecteurs de nos savantes et judicieuses remarques sur la conduite des membres en général, et sur celle de quelques-uns en particulier, c'est que, disons-le ingénument, nous n'avons pas osé aborder un sujet si chatouilleux, nous engager dans les sentiers si glissants, si dangereux, de la critique parlementaire. Toutefois, si, aujourd'hui encore, nous ne vous parlons pas de ce que ces MM. font, mais de ce qu'ils devraient faire, c'est que, avant de parler en notre propre nom, nous ne sommes pas fâchés de vous faire faire la connaissance d'un spirituel confrère de l'autre côté de l'Atlantique. Il a nom *Punch*, et est à Londres ce que le *Charivari* est à Paris.

Voyons donc les avis qu'il donne aux représentants du peuple assemblés en parlement :

I.

Quand vous êtes dans la Chambre, ne demeurez jamais tranquille sur votre siège : c'est suranné, et, surtout, cela a mauvais air. Un membre du parlement, aujourd'hui, doit être vu aussi bien qu'entendu de tous et par tous. Introduisez donc élégamment deux doigts entre les boutons de votre gilet, arpez lentement la salle, vous arrêtant çà et là pour dire, d'un air de confiance, quelque chose à l'oreille d'un des chefs de votre parti, comme si vous lui communiquiez des instructions. Cette conduite ne manquera pas de plaire à vos constituants qui diront : "Regardez donc ! voilà l'homme qu'il nous faut pour mener tous ces gens-là. Voyez donc ! il dit à B*** ce qu'il a à faire ! Diable ! c'est un futé gaillard, celui-là ! ce n'est pas lui qu'on enverra chercher la corde à tirer le vent ; ce n'est pas à lui qu'on fera prendre des vessies pour des lanternes ! — Et, cependant, vous n'aurez que fait observer au grand homme qui a un bouton sur le nez, qu'il y a une mauvaise odeur d'ognon dans la salle, ou autre banalité également importante et intéressante. — Puis traversez l'appartement dans sa longueur, approchez de la table du greffier, et demandez à ce dernier si le nom d'un tel était dans la dernière division, et quand il vous demande : dans qu'elle division ? répondez : oh ! oh ! prenez une plume sans encre et faites semblant d'écrire des notes. Avancez jusqu'au trône de l'orateur, posez-lui quelque question au sujet des règlements, et s'il vous dit qu'il ne vous comprend pas, faites le fâché ; retirez-vous, le nez en l'air et comme si vous disiez : voilà ce qui arrive lorsqu'on a un orateur rempli de partialité.

Toutes ces grimaces auront du succès dans les galeries et dans votre parti même, tromperont quelques bonnes âmes qui ne sont pas encore à la hauteur de vos ruses et tactiques.

II.

Chaque fois qu'un membre de l'autre côté se lève, vite criez : à l'ordre ! S'il n'en fait aucun cas et continue, levez-vous de nouveau, enflez votre voix, et exclamez : à l'ordre ! à l'ordre ! en allant toujours *crescendo*. Puis, si l'orateur vous prie de lui expliquer pourquoi l'honorable M. n'est pas dans l'ordre, oh ! alors, placez la main sur votre poitrine, marmotez quelque chose comme : principes de justice éternels, inébranlables, et terminez en vous laissant tomber dans votre fauteuil, et en enfonçant gravement le menton dans votre cravate.

III.

Si une discussion s'élève sur un bill que vous n'avez pas lu, n'allez pas oublier de vous lever et de faire un long discours. Puis, comme vous êtes sûr que tous vos arguments sont faux et que

vous ne comprenez rien à la mesure, écoutez d'un air capable les rectifications de vos voisins et dites à demi-voix, mais assez haut, pourtant : c'est possible ! Je n'ai pas lu le bill ; je suis heureux d'avoir entendu les explications de l'honorable M. *Magna est veritas* ; le jeu n'en vaut pas la chandelle ainsi que lord Bacon le dit quelque part, ou quelque autre phrase aussi spirituelle.

Soyez convaincu que ceux qui vous écoutent auront une haute idée de votre savoir, et que vos constituants se diront l'un à l'autre : sacristie ! as-tu entendu ce qu'il vient de dire sur ce bill qu'il n'a pas lu ? que diable dirait-il donc sur celui qu'il aurait étudié ! Tout cela aura pour vous une influence favorable à votre prochaine élection.

IV.

Soyez toujours extrêmement soigné dans votre toilette, et que les bijoux brillent, nombreux, sur votre personne. Toutes ces élégantes baguettes, croyez-moi, seront parfaitement appréciées par vos amis de la campagne, qui ne sauraient peut-être juger aussi bien du premier coup de votre mérite. Regardez donc notre membre, se diront-ils ! Est-il soigné un peu ? c'est un plaisir de lui parler, il est si propre ! il est si gentil ! Cela prouve bien que la civilisation marche à pas de géants dans nos endroits, et qu'elle passe comme un vernis sur toute la communauté !

V.

Ne refusez jamais une discussion, et, si vous voyez qu'un membre a attiré l'attention de l'orateur, levez-vous et parlez avec volubilité. On vous appellera à l'ordre, comme de raison. Feignez de ne pas entendre, et, si l'on répète le cri : à l'ordre, regardez fixement l'orateur. Il vous priera de vous asseoir ; mais vous, portez vos regards, en branlant la tête, du côté de l'opposition, laissez errer sur vos lèvres un sourire sardonique qui semble dire : Ah ! ah ! vous craignez de m'entendre ; — puis tirez votre foulard, mouchez-vous avec un bruit de trompette, et laissez-vous gracieusement choir sur votre siège.

VI.

Affectez toujours, dans la Chambre, le plus souverain mépris pour la presse, mais, au dehors, faites la courbette aux éditeurs. N'allez pas non plus indisposer les rapporteurs contre vous, et, aussi souvent que vous en trouverez l'occasion, attirez l'attention de ces MM. sur certaines circonstances particulières qui vous regardent personnellement. Vous aurez, par là, l'avantage de faire révéler certains points de votre caractère politique, qui, autrement, seraient demeurés des énigmes pour vos constituants.

VII.

Ayez toujours, dans la Chambre, l'air le plus affairé possible. Croquez même, si vous n'avez rien de mieux à faire, le tricorne de l'orateur, ou amusez-vous à compter les bougies du grand lustre. Ceux qui s'y connaissent peu, ou qui, et c'est le plus grand nombre, ne s'y connaissent pas du tout, croiront que vous travaillez pour le pays.

VIII.

Faites sonner bien haut votre indépendance, en votant quelquefois avec l'opposition. Vous vous attirerez ainsi des regards plus marqués de la part du ministère, mais peut-être aussi, puisqu'il faut tout dire, aurez-vous le désagrément de vous mettre à dos tout votre propre parti qui n'entend pas risquer sur cet article.

Voilà donc, à peu près, toutes les qualités apparentes qu'il est nécessaire de posséder pour

faire croire aux électeurs qu'on les représente dignement. Ceci ne doit pas, d'ailleurs, nous causer le moindre étonnement, car, dans ce monde, il ne faut pas se le celer, tout n'est que ruse, diplomatie, si vous l'aimez mieux ; tout n'est que montre, que parade ; tout n'est que grimaces ; tout n'est que mensonges ! mais mensonges élégamment vernis, somptueusement dorés ! *O admirabile commercium !*

La foule, qui accourt, tous les jours, aux exercices de la neuvaine, a donné à nos rues une activité, un air de fête qui n'est pas ordinaire. Les plus passantes sont littéralement encombrées, deux fois le jour, par la troupe des fidèles qui défile, lentement et à petits pas, au milieu d'une double haie d'admirateurs du beau sexe pieux, lesquels admirateurs ne craignent pas l'humidité des pavés et demeurent, des heures entières, debout, au coin d'une rue, à attendre un regard, un sourire, rarement avec succès, presque toujours inutilement.

La clôture de la neuvaine a été célébrée, mercredi, avec une pompe supérieure, s'il est possible, à celle de l'an dernier. Les voûtes du temple ont résonné, jusqu'à six heures du soir, des hymnes saints, et la voix du prédicateur s'est pour la dernière fois, adressé à son immense auditoire, pour le remercier de son zèle à entendre la parole de vérité, de sa piété, de son recueillement, pour l'encourager à continuer fermement à persévérer dans les bonnes résolutions formées.

Nous aimons ces réunions de tant d'hommes, de femmes, d'enfants ; cette fusion bienfaisante de tous les états, de tous les sexes, dans un seul et même but ; dans une seule et même pensée : la morale et la religion. Et si l'on abuse, quelquefois, des choses les plus saintes, toujours est-il vrai de dire, en thèse générale, que les exercices religieux qui sont suivis dans ce pays par un si grand nombre, ont toujours un effet salutaire sur la masse, rendent le peuple meilleur.

Change begets change, a dit Dickens. Le changement engendre le changement. C'est là une vérité que personne ne niera, et dont l'incontestabilité se fait sentir tous les jours. Qui, en effet, je vous le demande, eut jamais pu prédire une température semblable à celle que nous avons depuis une semaine. Ce n'est pas l'hiver, vous le savez bien. L'hiver, n'est-ce pas du froid intense, piquant, des voitures garnies d'élégantes fourrures, de la neige partout. — Ce n'est pas le printemps, vous le savez bien aussi ; le printemps, c'est un soleil ardent, continu sur le haut du jour, du froid sec le matin et le soir, de la boue dans les rues, et non des ordures. — Ce n'est pas l'été non plus ; l'été avec ses chaleurs, avec sa brise du soir si fraîche, si douce, si agréable, avec sa fraîcheur du matin que votre poitrine aspire avec tant d'ardeur. — C'est encore moins l'automne : l'automne avec ses feuilles d'arbres jaunies et voltigeant au vent, avec son humidité dans les maisons, avec ses pluies glacées, son soleil terne et frileux. Qu'est-ce donc ! car enfin, cette température doit ressembler à quelque chose ! nous n'en savons rien, nous vous le disons franchement, et nous ayons tout haut notre ignorance. Du froid, de la pluie, un soleil d'été pendant un quart d'heure, un vent tantôt glacial, tantôt lourd de chaleur, et tout cela à tour de rôle et se succédant avec rapidité. Nous croyons qu'il se prépare une révolution immense dans le climat de ce pays, et que les prédictions, faites par un savant de nous ne savons plus quel endroit, vont bientôt s'accomplir. Il ne s'agirait de rien moins que d'un changement complet de température ; que d'un échange, sans soulte ni rembour, entre le midi et le

nord. Celui-ci prendrait pour lui la chaleur, et celui-là le froid, le dit échange devant être bon et valable pour le temps et l'espace de six cents ans, ni plus ni moins. Ainsi messieurs, à bas les paletois, les casques de peaux fourrées, les bous, les gants en pelletterie. A bas, poêles russes et écossaises, à bas traîneaux, sleighs droits et de travers, à bas le commerce de bois !

Certes, si les prédictions de notre savant ne sont pas les divagations ordinaires d'un cerveau trop plein, il fera beau habiter le Canada et de voir en janvier, février, etc. le dandy en pantalon blanc, en gants soufre, en bottes vernies ; l'élégante en robe de taffetas rose, bleu, orange, en souliers de velours, de satin, avec l'aérien chapeau de paille de Toscane, garni de rubans assortis ! Nous espérons, pour l'amour de vous, lecteurs, et aussi un peu pour l'amour de nous-mêmes, vivre jusqu'à cette époque de miracles, pour vous en donner des nouvelles et vous en raconter toutes les merveilles.

Tout le monde a vu avec plaisir que la législature s'occupait activement du projet d'un chemin à lisses (*railroad*) entre cette ville et Portland. Il faut avouer que cela sera charmant. Figurez-vous un peu l'avantage : vous êtes garçon, libre, indépendant, vous êtes ennuyé de porter toujours la même canne, et Montréal, la petite ville, ne vous offre rien, à l'endroit des cannes, qui vous plaise, qui chatouille un peu votre goût émoussé, blasé par le contentement et les jouissances, vous vous levez le nez, vous vous grattez la tête, et vous dites en sifflant : suis-je bon enfant ! Voilà une heure que je me tourmente là bien à propos, vraiment ! N'y a-t-il pas le *railroad* de Boston. Vite, vite à l'embarcadère. Vous montez, vous vous accoudez commodément sur un coussin de la rapide voiture, vous tirez un livre, n'importe lequel, vous faites semblant de lire, vous baillez, vous vous ennuyez un peu même, mais avant que vous ayez eu le temps de faire bien toutes ces choses, la cloche a sonné, vous vous levez en allongeant les membres, la portière s'ouvre, la vapeur s'échappe avec bruit, un commis de la compagnie vous invite à descendre. Quoi ! c'est là Boston ! à la bonne heure ! Vous avez deux heures à vous, vous trottez par la ville comme un provincial à Paris, vous contemplez en courant, vous admirez en sautant, vous êtes enivré, vous allez oublier le motif de votre rapide voyage, entrez donc chez le marchand de cannes. Il en a pour tous les goûts depuis le jonc flexible jusqu'à la massue de fer, depuis le fil de laiton jusqu'au paratonnerre. Choisissez, mais dépêchez-vous, car la voiture n'attend pas ; vous montez de nouveau, vous machouillez complaisamment votre nouvelle acquisition, vous êtes étourdi de cette succession continue de tant de choses, de tant de lieux, de villages, de cheminées, de clochers, tout cela vous bouleverse, vous étonne, vous tourne la tête, vous donne le vertige ; vous vous endormez, vous rêvez machines à vapeur pour mouler le café, pour faire le chocolat ; vous avez un cauchemar de machine aérienne qui vous enlève jusque chez le soleil ; ces idées-là vous brûlent, vous consument. Vous vous réveillez tout étonné de vous trouver à Montréal ! C'est charmant ! que vous en semble ?

Mais ce que l'on peut faire pour acheter une canne, ne saurait-on le faire aussi pour transporter de Montréal à Boston, et cela en quelques heures, certaine marchandise précieuse, certain bijou, par exemple, qu'un père barbare ne veut pas vous confier ? Mais chut ! n'allons pas don-

ner de mauvais conseils ; il sera temps de parler du mal lorsqu'il existera.

Quant à nous, nous nous empresserons d'envoyer, tous les jours, à Boston, afin d'y recueillir des nouvelles et de vous tenir au courant ensemble et en même temps de ce qui se dit, se fait, et dans la ville américaine et dans la ville anglaise. C'est là une immense tâche que nous entreprenons, et, nous en sommes sûr, vous nous saurez gré de nos efforts pour vous plaire, pour vous faire passer, chaque semaine, un quart d'heure agréable ; ce que nous disons là est peut-être vanité. Mais il est si flatteur de penser que l'on ne travaille pas tout-à-fait en vain, et qu'il y a un grand nombre de ceux qui nous lisent qui nous tiennent compte de notre zèle, de notre travail !

Nos nouvelles des Etats-Unis nous annoncent le départ de Mr. Tyler du palais présidentiel, du *White House*, accompagné d'une foule nombreuse qui lui a donné les marques les plus vives de sympathie. Le 4 Mars au matin M. Polk a pris possession du Palais Présidentiel après s'être rendu dans la salle du Sénat où il a été reçu par les Membres du Congrès, les Juges de la Cour Suprême, les Chefs de Bureaux, les Officiers de terre et de mer, les ex-Gouverneurs des Etats, les Maires de Washington et des villes voisines, les Membres des Corps Diplomatiques et les divers Comités qui l'ont ensuite accompagné au Capitole, où le nouveau Président a lu sa harangue inaugurale.

Le cabinet de M. Polk est formé comme suit :

MM. Buchanan, de la Pensylvanie, secrétaire d'état. — Walker, au trésor. — Bancroft, de Boston, à la marine. — Gouverneur Marcy, de New-York, à la guerre. — Cave Johnson, maître général des postes. — Speaker Jones, attorney-général, M. Mason, de la Virginie, refusant ce poste.

Mardi soir est venu devant la chambre sous la forme d'un bill introduit par M. Draper le procureur-général de l'ouest, la question tant controversée de l'Université de King's College, et certes, si on peut emporter une question par l'éloquence la plus brillante et la plus solide, M. Draper est certain du succès de son projet de loi. Nos lecteurs savent déjà qu'en 1828, en mars, une charte royale fut accordée par Sa Majesté George IV. à une certaine corporation du Haut-Canada, qui devait être appelée "l'Université de King's College." Cette charte conférait à la dite Université des droits, des privilèges, immunités, etc., d'une nature entièrement exclusive. Il ne s'agissait rien moins que d'établir un Collège Royal Anglican, où l'on formerait l'éducation de la jeunesse de cette province qui appartenait surtout à la haute église d'Angleterre.

En vertu de cette charte, ce collège fut établi et prit possession des terres immenses qui lui furent accordées. Mais, dès les premiers jours de son établissement, il y eut un mécontentement général dans le pays. On se plaignit que la province, à son enfance, n'avait aucun moyen d'ouvrir des collèges pour l'éducation de la jeunesse, et qu'il était tout-à-fait injuste que tout le peuple, sans distinction de religion, ne put jouir des avantages d'une éducation universelle. M. Draper a admis, dans son habile discours, que le collège était originairement fondé comme un établissement appartenant à la haute église d'Angleterre. Mais il a dit ensuite que, sur les plaintes du peuple de la Province, deux dépêches, l'une, en date du 19 novembre 1831, et l'autre, du 17 juin 1833, adressées à sir John Colborne par le ministre des colonies, exprimaient bien explicitement le regret qu'éprouvait Sa Majesté de voir,

combien le King's College, tel qu'alors constitué, donnait peu de satisfaction à la province, et recommandant au conseil qui dirigeait l'université d'abandonner des droits exclusifs et si contraires à la prospérité générale.

Par suite de ces dépêches, la Législature Provinciale, en 1837, prit l'initiative, passa une loi pour reconstituer le King's College, qui étant en possession de sa chartre royale nia à la législature coloniale le droit d'intervenir à l'encontre des prérogatives de la couronne, quoiqu'il ne fit aucune réclamation ou protestation à la passation de la loi de 1837. En 1843 l'ex-ministère avait un semblable projet de loi qui passa par les deux chambres; en conséquence de la résignation et de l'antagonisme, aujourd'hui c'est le même projet, à peu de choses près, que M. Draper amène sur le tapis.

On veut ouvrir ce collège à tout le peuple, de quelque religion qu'il soit. Il n'y aura pas de religion dominante et il doit y avoir dans l'établissement un endroit séparé, pour l'exercice des différentes religions. La question est remise à mardi prochain, afin d'entendre, ce jour-là, à la barre de l'assemblée, les conseils qui vont porter la parole pour l'université de King's College.

FAITS DIVERS.

Nous donnons, volontiers, insertion à l'article suivant écrit de Berthier. L'indignation des habitants se conçoit, et est bien naturelle, à la vue du cadavre d'un de leurs compatriotes outragé et mutilé d'une manière aussi barbare. Depuis plusieurs années ce système sacrilège et abominable, d'exhumer les restes mortels déposés dans nos cimetières est mis en pratique sur une grande échelle, et il est temps qu'il soit arrêté et qu'il y ait un terme à de semblables forfaits. Nous sommes amis de la science, et nous admettons qu'il faut à la science des *objets* pour la dissection etc., mais il nous répugne, il est révoltant, que la dernière demeure des hommes, que tous les peuples civilisés doivent respecter, puisque les sauvages eux-mêmes la respectent et lui portent une sorte de vénération religieuse, il est révoltant, disons-nous, que la sainteté de ce lieu soit outragée plus longtemps. Pourquoi les médecins ne s'assembleraient-ils pas, et n'obtiendraient-ils pas de la législature ou de l'administration des hôpitaux les corps des étrangers et des personnes sans familles, sans parents, ni amis, puisqu'il leur en faut absolument? Au moins en ce faisant, ils ne troubleraient plus la paix de nos campagnes, et ils ne blesseraient plus le plus beau sentiment de notre nature, le respect pour les cendres de nos pères, de nos parents et de nos amis.

Qu'on y songe sérieusement, car quelque jour, on trouvera plus d'une victime d'une pratique aussi coupable qu'illégal.

M. l'éditeur,

(Ed. R. C.)

Il y a déjà plusieurs jours que l'on parlait à Berthier, de l'enlèvement de quelques corps de son cimetière, et chacun qui avait intérêt qu'un acte aussi abominable n'eût pas lieu, était déterminé de prendre les mesures nécessaires pour empêcher une pratique aussi révoltante; heureusement pour nous que la sainteté de notre cimetière n'a point

été violée, si nous pouvons en juger par les recherches qui ont été faites et les informations bien minutieuses qui ont été prises à cet égard.

Dans tous les cas un cadavre a été trouvé à Berthier ce matin, dans une maison inhabitée, la propriété de M. Bull. Il paraît certain qu'il a été enlevé du cimetière de Sorel; il était entouré de paille et mis dans un quart, tout prêt à être transporté au lieu de sa destination, nous supposons à Montréal. Ces circonstances donnent à croire que nos médecins ne sont point coupables, et que ce sont des étrangers qui ont eu l'audace de venir sur un terrain qui ne leur appartenait point, commettre ce vol sacrilège.

Aussitôt que la nouvelle qu'un corps-mort avait été détérré, eut transpirée dans notre village, ses habitants se sont rendus en foule au lieu de l'exposition et s'apprecevant qu'il avait été mutilé pour ne pas être reconnu, ils furent saisis d'horreur et manifestèrent leur indignation de la manière la plus visible; sans doute qu'ils se seraient portés à quelq'excès, s'ils avaient connu les auteurs d'une pareille atrocité. Ce corps est celui d'un jeune homme du nom de Cardin, âgé de dix-huit ans, et mis en terre il y a à peu près dix jours; il appartenait à une famille respectable de l'île St. Ignace qui est maintenant désolée.

M. Morrison en a fait l'examen, en sa qualité de coronaire, et il doit être déposé de nouveau dans la fosse qui l'a premièrement reçu.

Il est bien vrai de dire que la pratique de la médecine requiert des sujets pour l'instruction de ceux qui se vouent à cette profession, mais il y a assez de cadavres qui sortent des hôpitaux sans être réclamés, qui peuvent être offerts à Esculape sans blesser la justice.

Je dis donc que personne n'a le droit d'entrer dans un cimetière, excepté pour y faire sa prière, et que sa solitude doit être respectée, parcequ'elle est consacrée par le prêtre et la croyance des hommes. C'est un lieu béni où Dieu veille encore sur ceux que son souffle a éteint et il veut que les morts demeurent avec les morts, puisqu'il les a séparé d'avec nous; une fois enterrés, ils n'ont plus le droit de participer aux choses de ce monde; c'est un arrêt du ciel, puisque de nos jours, nous ne voyons point de résurrections. On en parlait autrefois, mais ces temps là étaient des temps fabuleux; il n'appartient donc pas aux vivants de troubler le sommeil des morts. Qu'ils dorment en paix.

La communauté de notre village est résolue de se mettre en défense contre les personnes qui feront des tentatives pour voler des cadavres de notre cimetière. Qu'elles soient persuadées que si elles creusent une fosse, elles l'auront creusée pour elles-mêmes.

Berthier, ce 9 mars 1845.

C. L.

THE LITERARY GARLAND.

Nous avons, devant nous, cette jolie revue mensuelle. Le numéro pour mars est supérieur aux autres: et par l'originalité des matières, et par le choix et la variété des productions. Il est embellé par une charmante gravure, représentant une beauté orientale, et il renferme un morceau de musique. Le succès de cette publication parmi nos compatriotes d'origine anglaise, est immense, et prouve la valeur de "La Guirlande Littéraire." Comme dans la plupart de nos familles canadiennes-françaises, on cultive, ou on doit cultiver l'anglais, nous ne pouvons mieux faire que de recommander de nouveau, à tous nos amis, de se procurer la Guirlande, et de juger pour eux-mêmes.

LA REVUE FRANCAISE.

Le numéro pour mars nous est parvenu, comme tous les précédents, intéressant, amusant et instructif.

LE JOURNAL DES JOURNAUX.

Nous accusons la réception du 1er numéro de la 2^{ème} année de cette publication parisienne. Nous n'avons pas besoin de dire que cette revue mensuelle et pittoresque des Feuilletons, comme tout ce qui nous vient de Paris, est marquée au coin du bon goût et du talent. Le Journal des Journaux est déjà très répandu parmi nous; et certes les noms de ceux qui y contribuent par leurs écrits comme ceux des directeurs, sont la meilleure recommandation que l'on puisse en faire. Ce numéro contient: Les Filles de Ribera, par Hipp. Etiennez; les Diamants de la Princesse Palatine, par Alfred des Essarts; et Gabriell, par Jules Janin.

NAISSANCES.

En cette ville, mardi, la Dame de J. Thelan, écuyer, avocat, a mis au monde un fils.

En cette ville, le 11 du courant, la Dame de M. J. O. Besse, a mis au monde un fils.

DECES.

En cette ville, le 10, Marie-Antoinette-Rachel, enfant de Jean-Baptiste Bruyère, écuyer, âgée de 4 mois et 9 jours.

En cette ville, mardi, le 11 du courant, après onze jours de maladie, soufferts avec une grande résignation, M. Edouard Guénette, fils, tailleur, âgé de 20 ans et 9 mois. Ce jeune homme, que la mort a enlevé à la fleur de l'âge, se distinguait par de nombreuses qualités. Il emporte avec lui les regrets d'une famille affectionnée et d'un grand cercle d'amis.

En cette ville, le 9, après trois mois et quelques jours de grandes souffrances, Joseph Félix-Moise, enfant de M. Moïse Demers, menuisier, âgé d'un an et trois mois.

En cette ville, lundi dernier, Joseph, enfant de M. Louis Picard, âgé de 13 mois et 10 jours.

A St. Lin, le 5, à la résidence de Charles Laurier, éc., Delle. Catherine Black, ci-devant de Sorel, âgée de 36 ans.

A Ste. Croix, le 13 février, âge de 46 ans, Dame Elizabeth McCrea, épouse de M. Joseph Logoudre.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de Quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevrons pour ce journal des annonces, avvertissements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. Lovell et Gibson, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENTS.

A Soulard, éc.....	Québec.
L. G. Duval, éc.....	Trois Rivières.
L. V. Siotte, éc.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, éc. M.P.P....	Vaudreuil.
L. A. Olivier, éc.....	Berthier.
L. G. DeLorimier, éc.....	L'Assomption.
P. L. LeTourneau, éc.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, éc.....	Amherstburg.
H. de Rouville, éc.....	Sorel.
H. F. Marehand, éc.....	St. Jean.
Tancrède Sauvageau, éc...	Laprairie.
F. X. Valade, éc.....	Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, éc.	D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.